[illegible]

contre le vaque 7 à 9

Hugo p 8

Constitution des P. [illegible]

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ungranddespagne01lacr

UN GRAND D'ESPAGNE.

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

	Fr. C.
La Mare d'Auteuil, par Ch. Paul de Kock, affiche à gravure.	
Les Boucaniers, par Paul Duplessis 3 vol. in-8, superbe affiche à gravure, net :	13 50
L'Usurier sentimental, par G. de la Landelle. 3 v. in-8.	13 50
La Place Royale, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.	13 50
Les Eaux de Balaruc, par Élie Berthet. 3 vol. in-8, net:	13 50
Mademoiselle Lucifer, par X. de Montépin. 3 vol. in-8.	13 50
Les Orphelins, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.	13 50
La Princesse Pallianci, par le baron de Bazancourt. 5 v.	22 50
L'Aveugle, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8, net:	13 50
Les Folies de jeunesse, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net :	13 50
Livia, par Paul de Musset. 3 vol. in-8, net :	13 50
Bébé, ou le Nain du roi de Pologne, par Roger de Beauvoir. 3 vol. in-8, net :	13 50
Blanche de Bourgogne, par Madame Dupin, auteur de *Cynodie*, *Marguerite*, etc. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9 »
L'heure du Berger, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9 »
La Fille du Gondolier, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9 »
Minette, par Henry de Kock. 3 vol. in-8, net :	13 50
Quatorze de dames, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net:	13 50
L'Auberge du Soleil d'or, par Xavier de Montépin. 4 vol. in-8, affiche à gravure, net :	18 »
Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net :	13 50
Débora, par Méry. 3 vol. in-8, net :	13 50
Le Maître inconnu, par Paul de Musset. 3 vol. in-8, net:	13 50
L'Épée du Commandeur, par X. de Montépin. 3 vol. in-8.	13 50
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de Foudras. 5 vol. in-8, net :	22 50
La Reine de Saba, par Xavier de Montépin. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net :	13 50
La Juive au Vatican, par Méry. 3 vol. in-8, net:	13 50
Le Sceptre de Roseau, par Émile Souvestre. 3 vol. in-8, net :	13 50
Jean le Trouveur, par Paul de Musset. 3 vol. in-8, net:	13 50
Les Femmes honnêtes, par Henry de Kock. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net :	13 50
Les Parens riches, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net :	13 50
Cerisette, par Ch. Paul de Kock. 6 vol. in-8, affiche à grav., net:	33 »
Diane de Lys, par Alexandre Dumas fils. 3 vol. in-8, net :	13 50

Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

JULES LACROIX.

UN GRAND D'ESPAGNE

I

PARIS
L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE SAINT-JACQUES, 38.

Comme il n'est pas toujours possible d'imaginer et d'inventer, de temps à autre la tête du romancier se repose; et sans tourmenter davantage les fibres de son cerveau, il puise ses sujets dans la réalité. Tantôt ce sont des drames encore sans dénouement, qui se jouent devant ses yeux dans le cours de la vie; tantôt c'est un ami qui a beaucoup vu, beau-

coup éprouvé, beaucoup souffert, et qui, dans les longues soirées brumeuses, au coin d'un feu pétillant, lui ouvre la plaie de son cœur, et répand toute son ame en mystérieuses confidences. Alors c'est une bonne fortune pour le romancier; il n'a plus qu'à s'asseoir devant son pupitre, qu'à prendre sa plume, et à écrire tout d'une haleine, sans préoccupation de plan ni d'intrigue. Moi, qui par malheur, ai fait tant de livres, où les événements se tordent et s'enchevêtrent dans une fable plus ou moins fantastique, je suis le plus heureux des hommes et des écrivains, lorsqu'il m'arrive d'ouïr confidentiellement ces romanesques récits, qui sont pourtant fort véridiques.

Je n'ai plus alors qu'à demander au conteur la permission de prendre mon bien où je le trouve, et de rendre au public ce qu'on m'a si libéralement donné. Seulement je modifie les noms et les circonstances, et bien que je puisse écrire au bas de chaque page, *historique*, néanmoins, l'anecdote véri-

table, n'est plus qu'une nouvelle, un roman, qui ne veut désigner personne, et qui n'a qu'une prétention, qu'un désir : c'est d'être vrai, fidèle, ou du moins amusant.

Sur ce, j'entre en matière, et je transcris en les dramatisant un peu, les notes fort exactes d'un personnage qui a figuré dans cette aventure.

L'introduction qui va suivre est de ce personnage : je la rapporte ici telle qu'elle, sans y changer le moindre mot.

Tout ce préambule est singulièrement paradoxal, et je suis très loin d'en approuver toujours l'exaltation et l'excentricité. La main qui l'écrivait, tremblait de fièvre. L'homme qui a jeté sur le papier toutes ces phrases brûlantes d'indignation et gonflées d'hyperboles, était un homme déjà bien malade de corps et d'esprit : la tombe devait s'ouvrir pour lui quelques mois après.

INTRODUCTION

« Ce que j'écris n'est pas un roman. Il n'en paraît déjà qu'un trop grand nombre, et d'ailleurs je n'ai pas une tête dramatique : lorsqu'on a passé dix ans de sa vie dans une étude, à rédiger des inventaires et des bordereaux, on n'aime que le positif.

La lecture du Code et du *parfait notaire* échauffe assez peu l'imagination d'un jeune homme : c'est l'eau jetée sur le feu ; et moi qui n'ai plus l'habitude d'écrire suivant les règles de Vaugelas, c'est à peine aujourd'hui si je parviens à rédiger mes souvenirs d'une façon claire et logique.

Ce n'est donc pas l'envie de me voir imprimé qui me détermine à prendre la plume ; mais de jour en jour ma santé devient plus mauvaise, les médecins ont beau me cacher mon état, je ne m'abuse point, je sais que je suis frappé à mort : on ne revient guère des maladies de poitrine. Ainsi que je meure aujourd'hui ou demain, j'ai rempli ma tâche, et j'aurai du moins réhabilité la mémoire d'un honnête homme, dans l'estime des honnêtes gens.

Le monde, hélas ! est bien injuste ; il ne voit que la superficie des choses, il est comme un enfant et se croit infaillible. D'un mot il fait les illustrations et les hontes ; il a toujours à la bouche cette grande parole *humanité* ; et ses préjugés sont impitoyables,

comme ces vieillards entêtés et grondeurs, qui s'emportent lorsqu'ils ont tort. Voyez plutôt nos jurisconsultes : à les entendre, les gens qu'ils condamnent sont trop heureux ! La législation actuelle est si libérale et si douce! Tous les châtiments depuis la prison jusqu'à la peine de mort, sont grâce à Dieu, biens tempérés, bien *humanisés*. Sous Louis XV, on avait encore la question ordinaire et extraordinaire. On rouait, on tirait à quatre chevaux ; parfois même le supplicié, dévoré d'une fièvre brûlante, les membres fracassés et pendants, restait vingt-quatre heures à hurler sur la roue, et pour en finir, le bourreau se décidait à l'étrangler, quand il en avait toutefois reçu la permission : mais d'autres temps! d'autres mœurs! nous autres, grâce à la révolution de 93, nous avons la guillotine; on se contente à présent, non par vengeance mais pour l'exemple, de trancher tout simplement la tête aux assassins, faux-monnayeurs, et

le poignet de plus aux parricides (1). Peut on faire moins? Quant aux voleurs, aux faussaires, on a pour eux des cachots, des bagnes, la marque.

Oui, des bagnes! oui, la marque! et vous parlez d'humanité, vous raillez sans doute? Oh! qu'il valait bien mieux torturer à plaisir des êtres vos semblables, faire craquer leurs os dans des brodequins de fer, et vider goute à goutte dans leur estomac qui s'enfle, les huit coquemards d'eau tiède. Oh! qu'il valait mieux faire tout cela, que d'appuyer sur l'épaule d'un coupable ce fer rouge, qui lui défend pour jamais de redevenir honnête homme.

Hier encore, je lisais ce livre admirable qui n'est pas un roman pour moi, *le dernier jour d'un condamné*, et je songeais à mon ami.... lui du moins

---

(1) Ces lignes étaient écrites deux ou trois ans avant la révolution de Juillet; depuis, comme on sait, le Code pénal a subi différentes modifications qui font honneur à notre siècle.

n'avait assassiné personne! Oh! non, je ne voudrais pas être Juré! il en faut pourtant!... mais il me semble que je n'oserais jamais condamner un homme à mort, encore moins aux galères, à la marque!... et LUI, il pensait comme moi la-dessus.

« Oh! me disait-il bien souvent; si j'étais écri-
« vain, j'ai dans la tête un plan d'ouvrage!... je ne
« perdrais pas mon encre à ces productions futiles
« qu'on jette en pâture au désœuvrement. C'est la
« cause de l'humanité que je plaiderais, et je ferais
« voir à nos jurisconsultes que le code pénal n'est
« plus en rapport avec le siècle. Qui frappe avec
« l'épée périra par l'épée, dit l'Evangile; et, Dieu
« m'aidant, je prouverais que cette maxime est
« barbare, immorale, et peu digne vraiment
« d'hommes civilisés, qui lisent et raisonnent. Quand
« je traverse la place de Grève, un jour d'exécu-
« tion, parmi toute cette foule de citoyens paisibles,
« parlant français, et vêtus comme moi, eh bien!
« cette machine monstrueuse, peinte en rouge, ce

« couperet qui reluit, ce bourreau, cette tête qui « pense, brusquement séparée d'un corps qui vit, « tout cela dans la grande ville, dans Paris, à « notre époque, c'est pour moi comme une espèce « de cauchemar horrible, comme une espèce d'ana- « chronisme!... Et ces bagnes, réceptacles infects « où les scélérats novices viennent se former comme « dans une école d'enseignement mutuel; ils me « soulèvent le cœur! ils m'indignent!»

Toutes ces conversations, je les ai là gravées dans l'âme, elles n'en sortiront plus....

Eh bien! à présent qu'il est mort, le malheureux! on le calomnie, on l'outrage; ceux-là même qui lui doivent tout, ses amis les plus intimes, sont les premiers à le noircir : un seul excepté pourtant, car il est mort aussi!

Voici l'affaire : L'hiver dernier j'allai passer la soirée chez madame la comtesse de C*** ; la plus brillante société de Paris se trouvait là; les principaux artistes du théâtre Italien devaient se rendre

chez la comtesse, après le spectacle : aussi les salons étaient pleins de dilettanti. On parla d'abord de mille choses insignifiantes, de ces lieux-communs, prélude ordinaire des conversations; puis on causa bientôt politique et théâtre, lorsqu'un agent de change fit tomber l'entretien sur la fin tragique de mon ami. Je ne disais rien, moi, j'écoutais, pâle, et retenant mon souffle. On commença d'abord par le plaindre, de cette pitié qui ressemble fort au mépris. Sur vingt personnes qui babillaient en cercle autour de la cheminée, il n'y en avait pas une qui songeât à le défendre : c'était comme un feu roulant d'amères épigrammes et de quolibets ignobles, qu'on lançait contre un mort; et pourtant parmi tous ces hommes du monde, qui laissaient insulter ce cadavre, j'en aurais pu citer plus d'un qui, naguère encore, pressaient la main du malheureux jeune homme... Un militaire, surtout, se permit les plus inconvenantes réflexions. Cet homme, jeune et fat, avait moins d'esprit que

ATIER MELIEUR

de méchanceté; à l'entendre, on eût dit vraiment ces habitués de la Grève, plaisantant sur une tête qui tombe, et songeant à rire quand on meurt. J'étais au supplice; le sang bouillait dans mes veines, je pleurais... « Monsieur, dis-je à voix basse au jeune officier, vos railleries sont de fort mauvais goût, veuillez, s'il vous plait, changer de conversation... je vous en conjure! « Ah! ah! répliqua-t-il sans daigner me regarder, vous soutenez un galérien? » J'étouffais d'indignation. « Oui, repris-je d'une voix tremblante, oui, je le soutiens, monsieur, contre les calomniateurs! « Monsieur l'avocat, continua-t-il en passant le doigt sur sa moustache blonde et luisante, vous êtes très-éloquent. A quel degré, je vous prie, êtes vous parent de ce... monsieur... de ce forçat? »

Je ne suis pas querelleur, Dieu m'en garde, mais j'étais hors de moi; il fallait voir la méprisante et froide impassibilité de cet homme. Je lui réitérai, fort poliment, l'injonction de se taire. « Puisque

vous étiez si bien ensemble, reprit-il avec un ricanement, vous pourriez nous dire, au besoin, combien de lettres il porte sur l'épaule? »

Cette cruauté lâche et réfléchie m'exaspéra tout-à-fait; je me précipitai furieux sur le railleur. « Oh! m'écriai-je, vous me rendrez raison de vos insultes! » Et mon gant effleura sa joue qui devint pourpre.

L'injure était grave; plus d'accommodement possible. Mon adversaire, enfin, ne voulait se battre qu'à mort, il fallut souscrire à ses conditions; c'était lui l'offensé.

Pour la première fois de ma vie, je tenais un pistolet; à cinq pas l'un de l'autre nous tirâmes ensemble : et l'officier tomba raide mort. Je n'ai pourtant pas le coup-d'œil juste : ma main tremblait comme une feuille, et j'avais la vue trouble... c'était bien là jouer de malheur.!... Que ne puis-je le rendre à la vie ce pauvre jeune homme!... Il avait insulté les cendres d'un homme bien à plaindre... Oui, c'est vrai; mais peut-être qu'au fond il n'é-

tait pas méchant. D'ailleurs, j'ai vu sa mère!... la douleur des vieillards fait mal!

Un mois après, j'ai reconnu sa tombe au cimetière du Père-Lachaise : j'ignorais qu'il y fût enterré. Oh! je n'oublierai cela de ma vie! c'était dans les premiers jours d'avril; la journée s'annonçait magnifique. Je me promenais seul encore dans le cimetière; les petits oiseaux gazouillaient autour de moi, et voltigeaient avec les papillons sur les croix noires des tombes! Je parcourais, selon mon habitude, les inscriptions nouvelles, et relisais en marchant les lettres de mon défunt ami. J'avais déjà passé le tombeau de Jacques Delille, et j'apercevais au milieu des branches la colonne grisâtre où j'avais gravé naguère l'épitaphe d'un ami... tout-à-coup j'entends, à quelque distance, comme des plaintes de femme. A mesure que j'avance, les sanglots redoublent, les sons deviennent plus distincts; je marche encore, et j'entrevois confusément à travers une touffe de rosiers, à peine garnie de

quelques feuilles, une femme vieille et courbée, qui jette des guirlandes d'immortelles blanches sur une pierre funéraire. Je m'approche sans bruit, et reconnais la mère du jeune officier que j'avais tué en duel. La pauvre femme priait à deux genoux, et c'était pitié de voir ses larmes. Je compris alors que ce mausolée était celui de son fils. Rapprochement bizarre! ce jeune militaire qui, si peu de temps auparavant, plein de force et de santé, calomniait un homme plus malheureux que coupable, eh bien! il gisait à côté du forçat, et n'était séparé de lui que par un peu de terre et quelques planches!

Je souffrais de mes réflexions et voulus m'éloigner : mes yeux se tournèrent machinalement vers la colonne de pierre grise, où pendait une écharpe de crêpe flottante. Il me sembla d'abord que je rêvais, car je vis une autre femme en deuil, immobile, à genoux, et la tête appuyée sur la tombe de mon ami. C'était depuis l'enterrement la première fois que chose pareille arrivait, du moins à

ma connaissance. Je ne revenais pas de ma surprise. Il faut, me disais-je, que cette femme soit bien malheureuse ou bien méprisée pour s'agenouiller ainsi en plein jour, sur cette tombe : elle n'a plus rien à perdre apparemment.

Tandis que je m'égarais dans mille conjectures, les yeux toujours attachés sur la femme qui ne remuait pas; le ciel devint noir et de gros nuages floconneux, rassemblés d'un coup de vent, interceptèrent les rayons du soleil. Le vent sifflait avec violence, la grêle en tombant battait les tombes. Il ne restait plus, j'en suis sûr, que deux vivants dans le cimetière, *elle* et moi; encore, n'eussé-je point osé répondre qu'elle fût vivante, car elle paraissait aussi insensible que la pierre funèbre où sa tête posait.

Je ne sais, mais j'eus peur!... seul dans ce lieu, par ce temps, avec cet être impassible qui, tout chargé de grêle, ne remuait pas... Je tremblais... de froid peut-être; mes habits trempés ruisselaient, mes dents claquaient à se rompre... Eperdu, fris-

sonnant, à coup sûr j'allais m'enfuir, lorsqu'un sentiment de pitié m'arrêta : il me vint à l'idée que cette femme pouvait être évanouie, et je courus pour la relever.

« Madame, lui dis-je à demi-voix, quand je fus près d'elle, qu'avez-vous? Pourrais-je vous être utile à quelque chose? » Elle ne répondit point; alors, pensant qu'elle était sourde, je me penchai vers son oreille pour lui réitérer ma question : j'entendis marmotter des prières. Il y avait sur la tombe un gros livre de piété, tout ouvert, où l'on voyait collé sur un feuillet une petite image grossièrement coloriée : c'était l'ange Raphaël.

Mais quel fut mon étonnement, ma stupeur, quand j'aperçus dans les mains de cette femme un médaillon d'or, un portrait en miniature, frappant de ressemblance. Je ne pus retenir un cri ; et tombant à genoux pour mieux contempler cette mi-

niature, je la saisis, je la couvre de baisers et de larmes.

Tout-à-coup, cette femme qui avait l'air d'une statue priant sur une tombe, se dressa convulsivement : elle était pâle et tremblante. « Ce portrait! s'écria-t-elle avec effroi; elle me prenait sans doute pour un voleur : « Gardez l'or, mais rendez-moi le portrait. « Dieu! m'écriai-je à mon tour avec un mélange de tristesse et de joie, c'est vous! vous! la mère de mon ami! vous que je croyais morte!...

Elle me regarde longtemps d'un œil fixe, avec égarement, sans comprendre qui je suis. Enfin, son trouble diminue, ses idées s'éclaircissent; elle me reconnaît. « Ah! pardon, monsieur, dit-elle en me serrant les mains avec effusion, ma tête est si faible! le chagrin l'a brisée!... Pardonnez-moi si je ne vous ai pas reconnu tout de suite, vous, le meilleur ami, le plus fidèle ami de mon pauvre enfant!

Depuis cette rencontre nous allions quelquefois ensemble au cimetière du Père-Lachaise, et nous

parlions *de lui*. Oh! bien souvent les récits de la pauvre mère m'ont touché jusqu'aux larmes! ils étaient si naifs et si pleins d'éloquence! Chaleureux, entraînants, ils me faisaient dresser les cheveux sur la tête et portaient la conviction dans mon âme : à l'entendre parler, l'innocence de mon malheureux ami devenait palpable, et moi je brûlais d'écrire l'histoire d'un homme de bien, puni comme le dernier des scélérats. Dieu me pardonne! j'aurais voulu flétrir d'un fer chaud ses accusateurs, les dévouer à l'indignation publique. Le mépris vaut bien la marque.

Cependant la pauvre mère allait s'affaiblissant peu à peu, ses forces intellectuelles et physiques diminuaient à vue d'œil, le chagrin avait bouleversé toute sa raison. Hélas! et quand je lui parlais de son fils, elle ouvrait de grands yeux hagards, étonnés, stupides, et ne paraissait plus me comprendre. Je la voyais graduellement s'éteindre comme une lampe privée d'huile; elle ne quittait

plus déjà son appartement, et ne sortait de son lit, que pour s'enfoncer dans une chaise longue, où, jusqu'au soir, elle était comme une chose inerte et insensible.

Je lui tenais souvent compagnie, pour la distraire un peu; mais il fallut bien nous séparer... Un jour qu'elle était plus engourdie qu'à l'ordinaire, je la vis tout-à-coup pâlir, et tomber en arrière dans son fauteuil; elle se coucha dès lors pour ne plus se relever. Sentant venir sa fin, elle fit appeler un confesseur, reçut les sacrements, et, comme par miracle, sembla recouvrer soudain la mémoire. « Monsieur, dit-elle avec attendrissement, en me pressant les mains dans ses mains déjà froides, vous étiez l'ami de mon fils!... je vous lègue son portrait, c'est là toute ma fortune... Conservez-le toujours.» Moi, je pleurais en silence devant son lit de mort.

Aussitôt elle reprend d'une voix presque éteinte, mais énergique d'expression. « Oui je le jure! ils l'ont condamné injustement! mon fils n'était pas

coupable! Monsieur! monsieur! vengez sa mémoire...

Puis, étendant vers un coffret d'ébène son doigt long et pâle, elle ajoute : Ouvrez ce coffre!..... il renferme..... mais elle ne put achever, elle était morte, facilement et sans douleur.

Sa tombe est près de celle de mon ami; elle n'est pas fastueuse : ce n'est qu'un tertre verdoyant, avec une simple croix noire; mais les fleurs y viennent bien, et j'y vais parfois cueillir quelques roses effeuillées.

Après l'enterrement de la pauvre mère, j'ouvris le coffre d'ébène, et j'y trouvai une liasse de papiers, un paquet de lettres jaunies par le temps, et couvertes de larmes séchées.

Ces lettres concernaient presque toutes mon ami.

CHAPITRE PREMIER.

En 1828, on voyait encore, dans le voisinage de l'Élysée-Bourbon, un de ces hôtels magnifiques et grandiôses, comme on en bâtissait au siècle de Louis XIV, et qui, malheusement, disparaissent chaque jour, démolis par la bande noire des spéculateurs. Cet

hôtel appartenait, depuis plus de vingt ans, au marquis Don Juan de Fontana, grand d'Espagne, et prodigieusement riche. Don Juan, l'aîné de ses deux frères, avait hérité de presque toute la fortune paternelle; et comme il possédait un caractère noble, fier et indépendant, il avait mieux aimé venir se fixer en France, que de rester en Espagne, sous le joug des moines et de l'absolutisme. Le marquis de Fontana était un de ces grands seigneurs, qui, nés au milieu de l'opulence et des dignités, ne considèrent pas l'espèce humaine comme un troupeau d'esclaves destinés au caprice d'un maître. Son érudition, vaste et singulièrement variée, ne connaissait aucunes bornes. Il aimait, avec passion, la littérature et les arts; et, depuis une vingtaine d'années, il dépensait des sommes énormes en livres, en tableaux, en statues.

C'était quelque chose de merveilleux, que la bibliothèque et les galeries de l'hôtel Fontana. Six grands salons regorgeaient de livres précieux, et, comme les rayons des casiers ne pouvaient déjà plus suffire à ce trésor littéraire qui grossissait chaque jour, on avait mis, dans chacune de ces pièces, de longues tables, où des pyramides de livres s'amoncelaient incessamment; les chaises mêmes et les fauteuils étaient encombrés de reliures et de manuscrits. Certes, pour lire tout ce qu'il y avait de livres dans cette prodigieuse bibliothèque, il aurait fallu, au plus studieux travailleur, trois ou quatre cents ans de lecture non interrompue. La bibliothèque royale, elle-même, n'avait point une si riche collection de romans et de pièces de théâtre. Tous les mystères du moyen-âge, tous ces romans de chevalerie, maintenant presque introuva-

bles, le marquis de Fontana les avait recueillis à force d'or et de recherches. Il y avait toujours cinq ou six libraires des plus habiles qui voyageaient pour lui sans relâche; ils avaient un crédit illimité pour leurs achats continuels; et ces riches lords d'Angleterre, aussi riches que des rois, avaient peine à lutter avec le marquis de Fontana, lorsqu'un ouvrage unique et rare se vendait à l'enchère.

Mais si la bibliothèque du marquis était admirable, sa galerie de tableaux et de statues avait coûté, pour le moins, des sommes aussi énormes. Le musée du Louvre n'a pas de Rubens, de Murillo, ni de Velasquez, aussi magnifiques. Les plus belles statues du grand sculpeur Canova se trouvaient réunies, comme par enchantement, avec les Titien et les Raphaël. Aussi, tous les jeunes peintres, les jeunes sculpteurs, qui veulent étudier les

chefs-d'œuvre de l'art, réclamaient-ils, avec empressement, la faveur de venir travailler dans les galeries de M. de Fontana. Sa bibliothèque était généreusement ouverte aux littérateurs, qui recevaient chez le marquis un accueil noble et hospitalier. Néanmoins, l'hôtel Fontana, que tous les étrangers voulaient visiter, n'était point accessible tous les jours. Le marquis, déjà vieux (il avait plus de soixante ans), aimait la solitude, et quelque fois il passait des semaines entières sans voir personne. Mais, en revanche, n'oubliant pas complètement qu'il était grand seigneur, et pour faire un noble usage de son immense fortune, il donnait fort souvent, l'hiver, des fêtes splendides, qui auraient pu rivaliser de magnificence avec les fêtes du château des Tuileries. Alors, on était sûr de voir, dans les salons du marquis de Fontana, tout ce que

Paris a d'illustre et de beau : grands seigneurs de tous les pays, artistes, poètes, musiciens; et puis, une foule innombrable de jeunes et jolies femmes, toutes ruisselantes de pierreries et de diamants.

Le marquis avait plus de trente domestiques à son service; mais il vivait presque seul dans son hôtel. Il avait encore un frère et une nièce, qui demeuraient à Auteuil; mais il ne voyait jamais ce frère. La nièce seule venait, de temps à autre, faire une courte visite à son oncle, accompagnée d'une vieille femme de chambre. Il faut dire pourtant que, si le marquis de Fontana ne voyait jamais son frère, avec lequel, depuis fort longtemps, il était brouillé, en revanche, il ne passait pas un jour sans voir une autre personne, qui formait à peu près toute sa société.

Cette personne se nommait madame de

Courtalis. Elle habitait l'hôtel Fontana depuis une huitaine d'années. On avait cru, longtemps, dans le monde, qu'entre le vieux marquis et cette femme, il existait quelques liens de parenté; mais, peu à peu, la vérité s'était fait connaître; et l'on savait au juste à quoi s'en tenir sur les relations intimes de madame de Courtalis et du marquis. Cette femme pouvait avoir trente ans; elle était fort brune, petite et d'une taille svelte, presque enfantine. Ses grands yeux noirs, à longs cils, avaient une puissance de merveilleuse attraction : tantôt suaves, mélancoliques et humides, ils respiraient la tristesse et la rêverie; tantôt secs, brûlants et fauves, ils lançaient des éclairs et rayonnaient d'une flamme sinistre. Sa chevelure, abondante et soyeuse, reluisait d'un noir bleuâtre et foncé, presqne semblable à la teinte d'une aile de corbeau.

Sa bouche, assez grande et vermeille, exprimait tour-à-tour la colère, l'orgueil et la sensualité. Chaque fois qu'elle était contrariée ou mécontente, on voyait sa lèvre supérieure où se dessinaient légèrement deux arcs bistrés, se redresser tout-à-coup d'une manière convulsive. Alors, on découvrait sa gencive, rouge et sanglante, et ses longues dents blanches, qui lui donnaient, par moments, une expression de férocité voluptueuse. Son visage, très ovale, avait les pommettes un peu trop saillantes, le menton un peu trop pointu. Mais il y avait dans cette physionomie étrange, indéfinissable, quelque chose d'enivrant et de lascif, qui tenait tout ensemble de la courtisane grecque et des femmes élégamment libertines de la régence. Néanmoins, les avis étaient fort partagés sur le compte de madame de Courtalis. Toutes les opinions émises

sur elle étaient extrêmes : les uns la trouvaient belle et charmante, pleine de séductions irrésistibles ; les autres ne pouvaient la souffrir, et disaient qu'une femme si maigre et si chétive, avec sa poitrine étroite et plate, était incapable d'éveiller aucune pensée d'amour. Il est vrai que madame de Courtalis ne possédait, en aucune manière, ce délicieux embonpoint, cette molle rondeur de formes que les artistes, les peintres et les sculpteurs choisissent presque toujours comme type de leurs ouvrages. Mais une chose bien certaine et indubitable, c'est que madame de Courtalis, bien qu'elle ne fût plus dans tout l'éclat de sa jeunesse, faisait continuellement, et peut-être sans le vouloir, ce qu'on appelle des passions. Il y avait une foule de gens, plus ou moins riches, plus ou moins nobles, plus

ou moins jeunes, qui auraient bien volontiers rompu sept ou huit lances en l'honneur de madame de Courtalis : ces gens-là ne pouvaient parler d'elle froidement; c'étaient toujours des cris d'enthousiasme et d'admiration, de louanges folles et hyperboliques.

Mais si la beauté de cette femme éveillait tant de sentiments contradictoires, ses qualités morales n'avaient pas moins de séides et de détracteurs. Parlait-on de madame de Courtalis, voici à peu près quel pouvait être le dialogue : — Oh! quelle femme! quelle femme incomparable et divine! — Quelle femme rusée et dangereuse! — Ma foi, c'est une énigme vivante; c'est un ange ou un démon. — Je crois plutôt que c'est un démon. — Elle a bien assez d'esprit pour cela. — De l'esprit, oh! parbleu! ce n'est pas ce qui lui manque; mais la moralité, c'est autre chose. — Toujours

est-il qu'elle est excellente pour le vieux marquis. C'est une vie d'abnégation et de dévouement. — Une vie de garde malade. — Une vie de sœur de charité. — Bah! bah! c'est une maîtresse femme; elle joue bon jeu; qui vivra verra.

Et comme madame de Courtalis, qui passait pour veuve, pouvait bien, d'un jour à l'autre (on le croyait du moins) épouser le marquis de Fontana, elle avait une espèce de cour, un troupeau de flatteurs et de complaisants.

En effet, madame de Courtalis exerçait une influence extraordinaire sur le marquis de Fontana. Jamais il ne prenait la moindre résolution sans consulter cette femme; elle était pour ainsi dire maîtresse absolue dans l'hôtel; et pourtant le vieux marquis, malgré son âge, n'était point un de ces Orgons, un de ces

Gérontes, qui jouent, sur nos théâtres, les rôles de niais et de dupes. Le marquis avait parfois un caractère ferme et énergique; son esprit, développé par l'instruction, était d'une trempe peu commune; et certes, il fallait, pour dominer un pareil homme, une femme de beaucoup d'adresse, de charmes et d'habileté.

Il y avait dans l'hôtel un personnage, dont l'emploi modeste attirait peu l'attention; mais ce jeune homme, que le marquis aimait beaucoup, n'était pas lui-même sans influence. Il se nommait Raphaël. Était-ce un nom patronymique ou un nom de famille? voilà ce que personne n'aurait pu dire; lui, peut-être, encore moins qu'un autre. Raphaël achevait sa vingt-troisième année; depuis son enfance, il vivait auprès du marquis de Fontana, qui lui avait fait donner une éducation des plus com-

plètes. Le marquis témoignait une extrême confiance à Raphaël, qui l'aimait comme un père : Raphaël n'avait jamais connu le sien. La seule parente que Raphaël eût encore, c'était une femme de quarante ans à peu près, madame Lucienne Gérard. Cette femme, qui paraissait triste et maladive, avait dû être fort belle dans sa jeunesse; mais il était facile de comprendre, à l'altération de ses traits, à l'amaigrissement de son visage, que les chagrins, bien plus que les années, avaient détruit ses charmes et terni l'éclat de ses yeux. Raphaël ne savait pas au juste le degré de parenté qui l'unissait à madame Gérard; il l'avait considérée toujours comme une tante éloignée. Néanmoins, il avait beaucoup d'affection pour elle; et lorsque madame Gérard venait rendre visite au marquis, deux ou trois fois par an, c'était pour Raphaël une

grande joie, un grand bonheur. On n'aurait pu voir Raphaël sans l'aimer tout d'abord. Sa taille, svelte, gracieuse, élancée, était pleine de noblesse; sa figure douce, pâle et rêveuse, avait une expression charmante de mélancolie; ses grands yeux bleus, où tremblait une flamme humide; sa longue chevelure toute bouclée, lui donnaient un type énergique et doux à la fois, qu'on retrouve dans les hommes du nord. Au premier aspect, on aurait pu croire que Raphaël avait une nature molle et lymphatique; mais parlait-on d'un héroïsme, d'une action grande et généreuse, ses prunelles s'allumaient tout-à-coup d'un éclair d'enthousiasme, une rougeur subite colorait ses joues pâles; on voyait, au mouvement précipité de sa poitrine, que son cœur battait avec plus de violence. Il y avait dans ce cœur un trésor inépuisable de passion et d'amour.

Certes, jeune et beau comme il l'était, Raphaël n'aurait pas eu grande peine à se faire aimer des plus adorables femmes qui fréquentaient les salons du marquis aux jours de grande réception; mais personne encore ne pouvait dire si le cœur de Raphaël avait battu pour une femme; on ne lui connaissait aucune intrigue, aucune liaison dans le monde.

Le marquis de Fontana, voulant s'attacher Raphaël pour la vie et l'empêcher d'aller peut-être chercher fortune ailleurs, l'avait fait son bibliothécaire, son lecteur habituel, en un mot, son secrétaire intime. Le marquis entretenait une correspondance, fort étendue et fort suivie, avec de hauts personnages. Bien souvent, ses lettres étaient d'une nature toute confidentielle, qui réclamait un grand secret;

mais comme, depuis quelques années, il ne pouvait écrire lui-même, à cause d'un tremblement nerveux qui rendait son écriture presque illisible, il avait dû nécessairement emprunter une main étrangère pour suppléer la sienne, et Raphaël était la seule personne qu'il osât employer dans ces fonctions graves et délicates. Du reste, les égards et l'affection du marquis, pour Raphaël, étaient extrêmes; il lui donnait des appointements considérables, que celui-ci n'aurait jamais pu obtenir dans une administration publique, même après vingt années d'un travail assidu et intelligent. Il faut avouer que Raphaël s'acquittait de son emploi avec un zèle excessif: laborieux, vigilant, il travaillait souvent des nuits entières; et le matin, lorsqu'il arrivait pour se mettre à table, son visage, pâle et fatigué, n'échappait point à l'observation du

marquis de Fontana, qui faisait à Raphaël de tendres et doux reproches.

— Mon ami, disait-il, pourquoi vous fatiguer de la sorte et prendre sur vos nuits? cela n'a pas le sens commun. Votre santé m'est trop précieuse pour que je vous permette de la risquer ainsi.

Raphaël, plein de reconnaissance, répondait avec émotion au marquis, qu'il n'était pas fatigué le moins du monde, et que d'ailleurs sa vie appartenait tout entière à M. de Fontana.

Parmi les nombreux domestiques du marquis, il y en avait deux principalement qui semblaient avoir la confiance du maître : l'un se nommait Antonio; c'était un homme de cinquante ans à peu près. Au service du marquis depuis trente et quelques années, ce

vieux serviteur, qui n'avait pas son pareil en fidélité, aimait son maître avec une espèce de frénésie. Pour lui plaire, pour lui épargner la plus légère contrariété, il eut sans aucune hésitation sacrifié sa propre vie. Antonio se proclamait fastueusement le premier valet-de-chambre du marquis de Fontana. Seul de tous les domestiques, il habillait chaque matin son maître des pieds à la tête; et si quelqu'un eut voulu se permettre le moindre empiétement sur les fonctions d'Antonio, celui-ci, qui était d'une jalousie furieuse à cet endroit, eut certainement fort maltraité l'envahisseur. Le vieux marquis aimait singulièrement cet homme; mais de temps à autre, il était presque obligé de se mettre en colère, lorsque Antonio, dont la tendresse était quelque peu exigeante et persécutrice, se mêlait de gron-

der son maître, et de lui adresser des réprimandes plus ou moins directes. Antonio, comme tous les vieux domestiques, avait la manie de grogner parfois lorsque les choses n'allaient pas à sa convenance.

L'autre domestique, le personnage important dont nous parlions tout-à-l'heure, c'était Melchior. Beaucoup plus jeune qu'Antonio, il ne servait le marquis de Fontana que depuis sept ou huit ans; mais à force de souplesse et de cajoleries, il avait trouvé le moyen de plaire à son maître. L'excellent marquis n'aimait pourtant pas les flatteurs, et bien souvent il répétait ces vers que Phèdre adresse à Œnone :

Misérables flatteurs! Présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

Mais, comme il est presque toujours d'usage, M. de Fontana, tout en détestant les flatteurs, aimait assez les flatteries, surtout lorsqu'elles étaient fines et adroites. C'est madame de Courtalis qui avait fait entrer Melchior chez le marquis; elle paraissait porter un vif intérêt à ce domestique, qui du reste paraissait tout dévoué pour elle.

Melchior et Antonio, qui s'efforçaient l'un et l'autre d'accaparer les bonnes grâces du maître, se haïssaient cordialement; mais la haine d'Antonio était brusque, franche et ouverte; celle de Melchior, non moins profonde, mais beaucoup moins brutale, se déguisait habilement sous des paroles mielleuses.

Voici à peu près toutes les personnes qui habitaient l'hôtel Fontana. Comme elles joueront toutes un rôle important dans cette his-

toire, il était bon de les faire connaître d'avance, pour ne plus interrompre la marche du récit.

CHAPITRE II.

L'hôtel Fontana se trouvait entre cour et jardin.

Rien de plus pompeux, de plus superbe que ce jardin, dessiné sur les plans de Lenôtre, avec sa grande avenue de maronniers, pres-

que aussi large et non moins importante que celle des Tuileries.

Par malheur, ce jardin si majestueux était mal entretenu. Le marquis de Fontana, qui avait le sens artistique fort développé en matière de tableaux et de sculpture, était beaucoup moins connaisseur en fait de parc et de jardin. Pourvu que les arbres fussent grands et pleins d'ombrages, les massifs verdoyants et sombres, le chant des rossignols et des fauvettes harmonieux, le vieillard n'en demandait pas davantage; et chaque matin, au soleil levant, on était sûr de le rencontrer se promenant dans son parc, un livre à la main, et en robe de chambre.

Le jardinier, connaissant la tolérance extrême de son maître, ne se donnait pas grande peine; aussi l'herbe poussait au milieu des allées; les plates-bandes, dégarnies de fleurs,

avaient l'air de prés et de champs pleins de luzerne et de sainfoin où la faux n'a pas encore passé.

Il n'y avait de fleurs et de culture, qu'en face de la maison, dans un parterre qui formait le demi-cercle, et dont les deux bouts, arrondis en forme de faucille, enfermaient une vaste pelouse.

Raphaël, qui était d'un caractère assez triste et rêveur, se promenait quelquefois le soir des heures entières au fond du parc. C'était vraiment quelque chose d'admirable, que ce parc sombre, frais et touffu, à quelque distance du voisinage poudreux des Champs-Élysées. Là, ni poussière, ni bruit, ni rumeurs prosaïques et triviales; seulement de temps à autre, le soir, comme un lointain murmure, comme un coulis de mer qui s'endort sur les grèves.

Au centre même de cette population inquiète et fébrile, de ce million d'ames, on aurait pu se croire, sans trop d'efforts d'imagination, à deux ou trois cents lieues de Paris.

Bien que le marquis de Fontana reçût peu de monde, Raphaël trouvait encore les jours de réception trop nombreux : ces jours-là, malgré les sollicitations pressantes du marquis, il ne faisait que paraître un quart d'heure dans les salons, et il s'éclipsait aussitôt sans avoir adressé la parole à personne. Lorsque, par hasard, il restait un peu plus longtemps, Raphaël, adossé contre le chambranle d'une porte, attachait constamment son regard sur un objet perdu dans la foule : alors ses yeux s'animaient d'un éclat fébrile; les pommettes de ses joues, ordinairement un peu pâles, s'empourpraient aussitôt, et sa main, par in-

tervalles, se portait avec un air de souffrance sur le côté gauche de sa poitrine.

Si par hasard quelques personnes distraites ou ennuyées venaient lui adresser la parole, elles ne recevaient en échange que des réponses incohérentes; c'est au point que Raphaël, qui passait pour un homme d'esprit, avait plusieurs fois compromis sa réputation dans ces entretiens pleins de banalités et de fadaises.

Plusieurs fois, le marquis avait engagé Raphaël à faire comme tous les jeunes gens de son âge, à se mêler aux contredanses et aux valses, à jouir enfin de tous les plaisirs du monde; mais Raphaël qui semblait être d'une excessive timidité, ne voulait pas sortir de sa contenance impassible et muette.

Une seule fois pourtant, madame de Courtalis, qui était la reine de toutes ces fêtes,

avait exigé de Raphaël qu'il prît part à la joie du bal. Madame de Courtalis voulut absolument qu'il valsât avec elle, et le jeune homme, craintif et rougissant, n'osa point refuser. Mais ce qu'il souffrit de tourments cachés et inappréciables pendant cette valse, on ne saurait le croire : il rougissait tour-à-tour et pâlissait; des gouttes de sueur inondaient ses tempes; et, certes, Raphaël eut bien moins tremblé s'il eut fallu marcher sur une pièce de canon.

Raphaël sortait fort rarement; il connaissait fort peu de monde, et ne voyait, pour ainsi dire, que deux ou trois jeunes gens à peu près de son âge. L'un d'eux, Armand de Puymorel, avait quelques années de plus que lui; c'était un jeune homme fort instruit, d'excellente famille, mais enthousiaste et paradoxal, plein de sophismes et d'étrangeté.

Armand de Puymorel avait un cœur noble et chaleureux ; de même que Raphaël, il trouvait des sympathies pour toutes les grandes actions, pour tous les actes de courage et d'héroïsme : en revanche, l'injustice ou le crime avaient toute sa haine ; et Puymorel, qui était mécontent du monde entier, s'écriait souvent avec des larmes dans les yeux :

— Oui, tout est mal sur la terre ! j'ai beau regarder autour de moi, rien que des victimes et des bourreaux ! La civilisation moderne qu'on ose exalter si pompeusement, la civilisation n'est qu'une machine brutale et aveugle qui tourne, écrasant le faible et le malheureux dans ses rouages. Oui, tout est à refaire : le code, les lois, les tribunaux ! Commencez par répandre l'instruction dans les masses, par donner de l'ouvrage et du pain

aux travailleurs, et alors MM. les procureurs-généraux, MM. les avocats du roi, vous pourrez punir tout à votre aise les ennemis de la société. Mais jusque-là, messieurs, fermez vos prisons, congédiez vos guichetiers et vos bourreaux. Donnez la veste rouge de vos galériens aux malheureux qui n'ont pas de quoi se couvrir pendant l'hiver.

Ces généreuses et vaines démonstrations étaient alors dans le goût de l'époque. Une foule de jeunes hommes inappliqués et ardents voulaient à toute force renverser l'édifice social, qu'ils nommaient vermoulu; mais ces bras jeunes et forts, qui avaient tant de puissance pour abattre, n'avaient plus la même énergie pour édifier. Armand de Puymorel était peut-être plus fanatique et plus exagéré en fait de réformes que Raphaël lui-même; et pourtant, celui-ci mécontent de

toutes choses, et formé par l'expérience et les leçons libérales du marquis de Fontana, trouvait continuellement à redire sur les institutions sociales. Il est vrai que Raphaël n'avait guère à s'en louer, n'ayant ni père, ni mère, suivant toute apparence, bâtard ou fils naturel; il occupait dans le monde une position fausse et impossible, ou plutôt il n'en occupait aucune. Peut-être sans les visites fréquentes et les amplifications démagogiques du généreux Armand de Puymorel, peut-être fut-il revenu à des idées plus sages et plus solides; car l'esprit de Raphaël était ferme, logique et sain : de vaines et fiévreuses déclamations pouvaient seules en fausser le cours. Ce malaise inquiet, cette haine anti-sociale était chose assez compréhensible chez Armand : il était malade, bilieux, poitrinaire, et il devait servir de type à ces jeunes poètes

malheureux et incompris, dont le romantisme a si fort abusé dans ces dernières années. On peut dire, sans hyperbole, que Joseph Delorme et Antony ne sont pas plus excentriques, plus maladifs que ce jeune homme au cœur chaud, mais d'une imagination fiévreuse.

Le marquis de Fontana, qui estimait beaucoup Armand de Puymorel, aurait désiré pourtant qu'il fît à Raphaël de moins fréquentes visites; mais l'aimable et bon vieillard se contentait parfois de donner quelques conseils; jamais il n'aurait voulu interposer, entre ces deux jeunes gens, sa volonté, d'une manière positive.

Néanmoins, Raphaël voyant que le marquis n'approuvait pas ces continuelles entrevues, avait prié Armand de venir le soir, lorsque M. de Fontana s'était retiré dans sa

chambre à coucher. Alors, les deux amis, bras dessus, bras dessous, s'enfonçaient dans les allées du parc les plus ombreuses, et là, pleins d'expansion, se confiant tous les secrets de leurs cœurs, ils écoutaient, en extase, le chant mystérieux du rossignol dans les feuilles, et ils suivaient avec délices tous les jeux mobiles de la lumière, tous ces reflets vacillants que la lune promène à travers les branches.

Un soir que Raphaël était plus triste et plus découragé que de coutume, son ami Armand vint le voir, et ils allèrent se promener, en causant, sous l'ombre large des maronniers.

— Allons! parle, dit Armand avec effusion. Voilà plus d'un quart d'heure que tu soupires. Certainement, Raphaël, tu me caches quelque chose.

— Non, Armand, non, je te le jure. Je suis fatigué, voilà tout. J'ai passé la nuit à écrire, et je sens le sommeil qui me gagne.

— Mon cher Raphaël, ne te gêne pas avec moi, je t'en prie. Au fait, il est déjà un peu tard, et, si tu veux, je vais te laisser.

En même temps, Puymorel prit la main de son ami et la secoua en signe d'adieu.

— Non! reste, Armand, reste, je t'en supplie!

Une semblable prière n'était pas seulement un sacrifice à la politesse. Puymorel, qui depuis longtemps connaissait son ami, comprit, tout de suite, que cette demande était sincère.

— Mon bon Raphaël, dit-il, je viens un peu tard maintenant, mais tu sais pourquoi : c'est pour ne pas effaroucher M. le marquis, un grand d'Espagne, qui s'imagine toujours

que je viens pour t'enrôler sous les drapeaux de la république.

— Eh! non, mon cher Armand, tu n'as pas le sens commun. M. le marquis est l'homme du monde le plus tolérant. Certes, il n'y a pas un nom dans toute l'Europe qui vaille plus que le sien; il est aussi noble que Sa Majesté Catholique, et d'aussi bonne souche que le roi très-chrétien. Mais je te jure que l'absolutisme n'a pas d'ennemi plus déclaré; il est partisan de toutes les réformes; il est plus jeune et plus novateur que pas un de nous. Ainsi donc, mon ami, je te conseille de changer d'opinion à l'égard de M. de Fontana.

— Bah! bah! Raphaël, tu es un enfant, toi, on te jette aisément de la poudre aux yeux. Est-ce que par hasard tu te figures qu'un marquis, un grand d'Espagne, riche de trois

à quatre millions de rente, voudrait la moindre modification dans l'édifice social. Pas du tout, mon cher. Parle-lui donc un peu de la suppression des impôts, du timbre, et qui plus est, de la royauté; tu verras quelle figure il fera, il te remettra joliment à ta place.

— Que diable, Armand, tu es toujours dans les extrêmes; avec toi, il n'y a de progrès social que dans les révolutions. Moi, mon cher, je suis très-loin d'approuver l'ordre de chose actuel. Je voudrais une foule d'améliorations nécessaires; mais ce n'est pas une raison pour tout bouleverser; et je pense qu'avant de jeter bas, il serait bon de savoir un peu ce qu'on veut mettre en place.

Armand frappa du pied avec impatience.

— Et que m'importe, à moi, dit-il, ce qu'on pourra construire! l'important, c'est

de renverser ce qui est. Décidément, les choses ne peuvent plus aller comme elles vont. Il faut une fin. Moi, qui te parle, je suis las de voir les injustices et la tyrannie des riches et des puissants; avec tout l'esprit possible et tout le courage du monde, on ne peut rien faire aujourd'hui, si l'on n'a pas d'argent. Je veux une réforme complète; je veux qu'on rétribue enfin les capacités.

Raphaël se mit à rire, mais d'une manière triste et contrainte.

— Ah! ah! mon pauvre Armand, voilà donc le grand mot lâché! les capacités! Tiens, franchement, tu as tort de t'enrôler dans les humanitaires : c'est une secte absurde et connue, elle n'a pas la moindre chance de succès.

— Allons donc, Raphaël, tu ne dis pas là ce que tu penses, c'est mal. Tu veux diplo-

matiser avec moi. Que diantre! je te connais, il y a plus de libéralisme et d'indépendance au fond de ton cœur, que ton langage avec moi ne l'annonce. Si tu veux que je te dise une chose, une chose, ma foi, très-certaine, c'est que, de nous deux, le plus révolutionnaire, c'est toi.

Raphaël ne fit aucune réponse, mais un sourire mélancolique passa sur ses lèvres.

— Ecoute, Raphaël, je me résume : tu es un bon garçon, plein de cœur et de mérite. Avec ton courage et tes moyens, on devrait parvenir à toutes choses, il n'y a pas de termes ni de limites qu'on ne pût franchir, et certes, un jour, peut-être, tu les franchiras; mais jeune et passionné comme tu l'es, il ne s'agit pas d'avoir une place et des fonctions importantes... Je veux bien croire qu'un ministère n'est pas encore assez stupide ou

assez ennemi de lui-même, pour te refuser un emploi que tu remplirais avec tant de supériorité. Hélas! hélas! pauvre garçon! tu n'es pas ambitieux; moi, qui te parle, je lis dans ton cœur, et je vois la fièvre qui te tourmente, ce n'est pas la soif des richesses et des honneurs, c'est l'amour!...

Raphaël tressaillit.

— Je ne te comprends pas, dit-il, en balbutiant.

— Oh que si! Raphaël, tu me comprends. Il y a déjà bien longtemps que j'ai deviné ton secret...

— Que veux-tu dire, interrompit Raphaël, d'une voix altérée.

— Je veux dire qne tu es amoureux. Oui, c'est une femme, belle et charmante, noble et chéri, par malheur...

— Armand! parle! pourquoi toutes ces réticences?

—Ah dame! mon pauvre garçon, je ne sais pas trop si je dois m'expliquer catégoriquement; il y a des choses fort délicates, et qu'un ami lui-même ne doit pas effleurer sans être d'avance parfaitement sûr qu'on ne l'accusera pas d'indiscrétion.

— Mais toi, Armand! tu ne peux craindre d'être indiscret, est-ce que nous ne sommes pas de vieux amis, des frères?

— Oui, certainement; mais entre nous on ne se dit pas tout. Allons, je ne veux pas t'intriguer d'avantage; il y a déjà plusieurs mois que j'aurais pu te dire ce que j'ai observé; mais j'avais toujours peur de te fâcher. Je sais, ne t'en déplaise, que tu es un peu susceptible, un peu farouche; une espèce de

superbe Hippolyte en matière d'amour, et j'aurais crains...

— Ne crains rien, Armand, et parle, dit Raphaël, avec agitation. Tu as observé quelque chose, dis-tu? qu'est-ce-donc? je te prie.

— Raphaël! c'est une maison royale et magnifique que celle du marquis de Fontana. On y donne des fêtes et des bals, tout resplendissants de fleurs et de pierreries. Là, sont les plus adorables femmes, ces enivrantes créatures, ces véritables fées de salon, ces gracieuses péris de l'aristocratie parisienne. Oh! oh! mon brave, voilà certes de quoi monter l'imagination d'un jeune homme, et d'un jeune homme qui n'aurait ni ton cœur, ni ton esprit...

— Que de phrases et de préambules, Armand, au lieu de me dire ce qui est est, sans

une foule de circonlocutions, tu fais en pure perte du style pittoresque et descriptif.

— Oh! oh! mon excellent Raphaël, je ne suis pas si poète que tu parais le croire, et je suis fort bon historien, du moins en cette circonstance. Je te dirai donc pour ne pas jouer d'avantage aux propos interrompus, que tu es amoureux, mais amoureux fou, d'une grande dame.

— Moi!

En prononçant ce mot, Raphaël avait un air presque effrayé.

—Parbleu, Raphaël, tu n'as pas encore beaucoup de machiavélisme; ton émotion, le changement de ta voix vient de te trahir. Oui, la la femme que tu aimes est une grande dame. elle voit à ses pieds des marquis et des ducs, des pairs de France et d'Angleterre...

Raphaël attachait sur Armand des yeux fixes et scrutateurs.

— Armand, dit-il à demi-voix, avec un sentiment de terreur inexprimable, parle moins haut, je t'en conjure, si l'on venait à t'entendre...

— Ah! ah! sur ma parole, tu es délicieux, que veux-tu donc qui nous entende la nuit, au milieu d'un parc? il n'y a guère que le rossignol; mais c'est un petit monsieur très-fat, qui ne se pique pas d'écouter les autres, mais qui tient fort à ce qu'on l'écoute. Ainsi, vas, sois tranquille, tes confidences ne tombent que dans l'oreille d'un ami.

Depuis quelques instants, Raphaël semblait en proie à une espèce de fièvre; il se pressait le front d'une main convulsive, il marchait à grands pas, et sa respiration était courte et saccadée.

Il y avait tant de trouble et d'égarement dan sa physionomie et les gestes de Raphaël, que son ami en fût presque alarmé..

— Qu'as-tu donc? Raphaël, demanda-t-il d'un accent affectueux et craintif; est-ce que sans le vouloir je t'aurais fait de la peine?

— Oh oui! Armand, tu m'as déchiré le cœur!

En parlant ainsi, sa voix était pleine de larmes.

— Oh! mon Dieu! Raphaël! mais tout ceci devient sérieux. Tu pleures, qu'as-tu? Oh! par tous les diables, je veux maintenant que tu me dises la vérité.

— Je vais te la dire, Armand, car elle m'étouffe. Oh! oui, voilà bien longtemps qu'il me dévore, ce terrible secret. Si tu pouvais savoir tout ce que j'ai souffert, toutes les nuits de fièvre et d'insomnie que j'ai pas-

sées à me tordre, à crier son nom. Oh! tu me plaindrais!

— Je te plains, dit Armand, dont les manières, tout-à-l'heure, vives, railleuses et dégagées, prirent tout-à-coup un air grave et sérieux. Oh! oui, je te plains! car je comprends ce que tu dois souffrir. Moi aussi, j'ai souffert, va! Dieu! voir celle qu'on aime, belle, riche, adorée, au milieu des hommages et des lâches flatteries. La voir radieuse et insouciante, qui rit et folâtre avec son éventail, tandis qu'il y a là quelqu'un dans un coin du salon, un homme au cœur jeune et passionné, un homme qui l'aime et qui se lamente silencieusement au fond du cœur. Un homme qui a du sang dans les veines et de l'héroïsme dans l'ame, et qui vaut mieux à lui tout seul, que cette foule de ridi-

cules et plats courtisans, que tous ces imbéciles, riches et titrés, qui s'imaginent qu'un homme est quelque chose, et qu'il doit plaire à une femme, parce qu'il est marquis ou comte, parce qu'il a des armoiries sur le panneau de sa voiture, des valets en livrée. Oh! Raphaël, c'est bien horrible! A quoi sert le feu sacré de l'imagination? le feu sacré du cœur? A quoi sert d'avoir une ame jeune, ardente et généreuse, lorsque de toutes parts on se sent pris et garotté, dans les chaînes de la tyrannie sociale? Oh! colère! n'être rien! avoir pour tout partage et l'esprit et le cœur! sentir qu'on vaut mieux que les trois quarts des hommes! et cependant toujours être foulé, pétri, écrasé sous le poids de l'égoïsme et de l'arrogance.

Raphaël considérait son ami avec surprise; il ne l'avait jamais vu si exalté, si étrange

Armand continua :

— Comme je sais que la confiance attire la confiance, je t'ouvrirai tout le fond de mon cœur. Après, quand je t'aurai tout dit, tu pourras, sans doute, épancher tes secrets dans mon amitié. Vois-tu, sans être un aigle, sans avoir du génie, je suis pourtant quelque chose : j'ai de l'intelligence et de l'instruction. Ma fortune n'est pas considérable; mais elle suffit à mes besoins. Je me nomme Armand de Puymorel; un beau nom, n'est-ce pas? Voilà, certes, une particule qui produit un effet superbe. Eh bien! veux-tu savoir ce qui est? tout cela n'est que mensonge; de Puymorel n'est pas mon nom; je me nomme Armand tout court, comme toi Raphaël, et je suis.... bâtard.

Raphaël ne peut retenir un cri.

— Oui, Raphaël, ce que je te dis est vrai,

Je me livre, en ce moment, pieds et poings liés, mais à un ami; et cet ami, c'est toi. Ma rente annuelle, je la reçois, très-ponctuellement, par un intermédiaire. Je ne sais pas quels sont mes parents; et, un beau jour, moi qui suis réformiste et républicain dans l'ame, moi qui hais l'aristocratie et le sot orgueil des castes, eh bien! j'ai pris ce nom *de Puymorel*. Il sonne fort bien; il a de l'éclat; et lorsqu'il m'arrive d'aller dans le monde, on se retourne lorsque je suis annoncé. Raphaël, c'est bien quelque chose; mais tu vas voir; écoute, voici le revers de la médaille, voici la place du cœur...

La voix d'Armand est si frissonnante, sa figure est si pâle, que Raphaël, en l'écoutant, ne peut s'empêcher de frémir.

— Raphaël, continue Armand d'un air sombre, je suis né pour le malheur, pour la

fatalité. Imagine-toi qu'un jour, je vis, dans un salon, une femme..... oh! je te ferais toutes les descriptions du monde, j'userais le style hyperbolique, que je ne parviendrais pas à te faire comprendre la beauté, les séductions de cette femme. La voir, c'était l'aimer! J'en devins éperdu!...

Armand garda un instant le silence.

— Eh bien! lui dit Raphaël, achève.

— Mais, tu ne sais pas? elle était mariée, cette femme, à un homme qu'elle aimait. Alors, c'est plus qu'une fièvre, c'est une rage qui s'empare de moi. Plus de repos; je m'attache à ses pas. Elle me repousse d'abord avec colère; rien ne me décourage. Oh! Raphaël, j'allais triompher : il était absent, le mari de cette femme; et maintenant qu'elle me connaissait, qu'elle pouvait savoir ce qu'il

y avait de flamme et d'amour dans mon cœur, elle m'aimait éperduement...

De Puymorel se tut quelques instants, puis, serrant les poings, il reprit avec amertume :

— Oh! frivolité! frivolité! c'est bien le nom de toutes les femmes! Shakspeare l'a dit, et il ne se trompe jamais, le grand poète. Attends, Raphaël, tu ne connais encore que l'exposition de mon drame; tu vas en voir le dénouement : Elle me donne rendez-vous, la nuit, dans sa chambre. J'arrive, moi, tout palpitant d'espoir et d'amour. Mais que vois-je? ce n'est plus le même regard, la même personne; elle me reçoit d'un air glacial. « Monsieur, me dit-elle. » Oh! je n'oublierai jamais ses paroles; je les ai là, retentissantes, au fond de ma poitrine. « Monsieur, vous n'êtes pas Armand de Puymorel; vous ne con-

naissez ni votre père, ni votre mère. Qui êtes-vous donc? » Et il y avait tant de mépris et de hauteur, dans l'accent, dans le geste de cette femme, que je fus au moment de l'assassiner; oui, Raphaël, j'avais déjà la main sur mon poignard, ce poignard qui ne me quitte jamais. J'étais fou, aveugle, j'allais frapper; quand tout-à-coup la porte souvre et l'on annonce le mari de cette femme. Oh! la malheureuse! elle ne fut pas surprise de cette brusque apparition; elle savait tout; la pièce était bien jouée. C'est le mari lui-même qui avait donné de si mauvais renseignements sur moi. Elle m'aimait pourtant, l'infame! mais l'intrigue était découverte; alors, il fallait payer de ruse, et l'on me chassait comme un faussaire, comme un laquais. Raphaël, il y a de cela deux ans. Je ne t'avais jamais parlé de mon aventure, et pourtant j'ai là encore la

marque d'un coup d'épée qui m'a traversé la poitrine de part en part. C'est le mari qui l'a voulu. Moi, je ne suis pas duelliste; je n'ai jamais tenu une épée; mais n'importe, il s'agissait de ne pas être un lâche, et ma poitrine était là pour répondre de mon courage.

— Armand, c'est mal! dit Raphaël en lui pressant la main avec effusion. Tu ne m'avais jamais parlé de cette rencontre, de cette blessure.

— Non, Raphaël, je voulais que ce fût un secret entre elle, lui et moi. Au surplus, je ne te cache pas que ma blessure était grave et profonde; les poumons ont dû être atteints. Tel que tu me vois, je ne suis pas guéri encore; et suivant le dire d'un médecin en qui j'ai confiance, je n'ai plus guère que deux ans à vivre. Mais vois-tu? je suis content!

C'est elle qui m'a tué; elle le sait bien, Raphaël.

— Armand, tu me fais peur; je ne te croyais pas capable d'une pareille exaltation. Quel étrange bouleversement s'est fait dans ta tête. Il n'y a guère que deux ou trois ans, tu étais un homme positif, tu lisais le Code et les Recueils de lois, tu voulais être magistrat ou notaire. Quelle métamorphose, bon Dieu!

— C'est vrai! mais j'ai su un beau jour que je ne vivais pas; que toutes ces lectures, mornes et glaçantes, étaient comme une anticipation de la tombe, que le Code était un linceul. Alors, j'ai voulu vivre; j'ai senti dans mes veines le sang qui coulait avec tant d'ardeur; j'ai vu tant de plaisir et d'ivresse dans le monde, tant de femmes belles et radieuses, que j'ai eu le vertige et que le tour-

billon m'a emporté, moi comme les autres. Enfin, je t'ai dit la vérité : Je suis un malheureux, une victime de l'égoïsme social, je suis un bâtard; et quelque jour, vois-tu, je deviendrai la personnification du malheur et des tourments de l'intelligence. Ah! Raphaël, ce n'est pas tout encore! Trompé, joué, trahi par cette femme, que j'aimais avec adoration, eh bien! je l'aime toujours; je l'aime, et je voudrais par moments la broyer sous mes pieds; je l'aime, mais c'est un amour qui a de la haine, c'est un amour qui m'empoisonne et me tue. Et maintenant, moi qui te parle, je suis un homme mort.

Armand venait de s'arrêter; une émotion trop violente le suffoquait; sa main, serrée contre son cœur, avait l'air d'en comprimer les battements. Raphaël, lui, tenait toujours une main, cette main était froide et humide.

— Ah! mon pauvre Armand! dit Raphaël, tu souffres, je le vois; tu souffres tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore!

— Tu dis vrai, Raphaël, j'ai l'enfer dans le cœur; mais tiens, je t'en conjure, ne parlons plus de moi; je suis comme tous les hommes : égoïste et personnel, parlant toujours de mes douleurs, et voulant me faire plaindre, quand un autre est là qui souffre. Allons parle, mon cher Rephaël; suis mon exemple : tu vois, j'ai été franc et sincère, trop peut-être! et tu dois m'imiter.

— Je t'imiterai, Armand! Ah! pauvre ami! j'avais toute confiance en toi, mais actuellement, pourrais-je me taire encore? Où trouver un cœur plus fait que le tien pour recevoir l'épanchement d'un cœur ami qui souffre. Écoute, Armand : oui, je suis malheureux! j'aime!...

— Qui donc?

— J'aime..... une femme belle et divine! une femme auprès de qui toutes les autres ne sont que des créatures vulgaires. Oh! Armand! tu l'as vue, cette femme, et si j'osais te dire son nom, tu rirais de moi.

— Son nom! Raphaël, je veux le savoir.

— Un moment encore. Vois-tu j'hésite à te faire cette confidence; c'est quelque chose de si ridicule, de si impossible. Que dirais-tu d'un malheureux, d'un pauvre homme obscur, perdu dans la poussière, et qui se mêlerait d'aimer une reine? il faudrait, n'est-ce pas, l'enfermer pieds et poings liés dans un cachot, comme les fous. Eh bien! moi, je suis ainsi, je suis fou! j'aime... et pourtant jamais ses yeux ne s'abaisseront sur moi. Le dernier des fats et des idiots, pourvu qu'il soit riche et noble, qu'il ait un nom et des titres, ce mi-

sérable aura sur moi l'avantage; il pourra peut-être... ô fureur!... imprimer un baiser sur cette main, longue, blanche et diaphane, tandis que moi, moi dont le cœur brûle et souffre, je serai là dans un coin, dans l'ombre à me torturer silencieusement. Oh! c'est horrible d'avoir une intelligence échauffée, développée par l'éducation! d'avoir les fibres du cœur délicates et sensibles! des yeux experts à juger la beauté des formes! un sang plein de flamme et de vie! oh! mon pauvre Armand, on est à plaindre lorsqu'on est si richement organisé, et qu'on est pauvre, obscur et sans nom, à la solde d'un maître...

En parlant ainsi, Raphaël essuyait quelques larmes avec le revers de sa main.

— Mon ami, je te plains du profond de mon cœur, dit Armand d'une voix grave; je vois que nos tourments sont pareils! Hélas!

hélas! je suis plus malheureux que toi encore, puisque je n'ai pas de famille, ni père ni mère, pas de nom qui m'appartienne.

— Oh! mon ami, tu te nommes Armand, comme je me nomme Raphaël; moi non plus je n'ai pas de famille, et si, un jour ou l'autre, j'avais l'imprudence et le mauvais goût de faire connaître le fond de mon cœur à cette femme, elle me chasserait impitoyablement; elle ferait comme toutes!...

— Raphaël, je t'en conjure, dis-moi le nom de cette femme! quelle qu'elle soit, marquise ou duchesse, je la hais d'avance avec toute ma haine, si elle te rend malheureux. Tu es jeune, noble et beau; noble de cœur, veux-je dire, et certes, il n'y a pas une femme au monde qui ne dût être orgueilleuse et satisfaite d'un amour comme le tien, quelle qu'elle soit, riche ou pauvre, mariée ou non,

elle doit t'aimer. Écoute, ne sois ni dupe ni victime : toutes les femmes nous traitent comme des hochets; emploie, s'il le faut, la ruse et le machiavélisme. En matière d'amour, homme ou femme, quelqu'un doit pleurer, doit souffrir; et bien que ce soit elle et non toi; si tu veux, je t'aiderai; maintenant j'ai de l'expérience, et je ferai en sorte que les larmes, si larmes il y a, ne coulent point de tes yeux.

— Armand, tu me fais peur! quelle exaltation! parle moins haut.

— Encore une fois, Raphaël, qui pourrait nous entendre? la nuit est sombre, il est tard; tout le monde dort profondément dans l'hôtel; et d'ailleurs que peux-tu craindre? je ne sais pas le nom de cette femme, tu ne l'as pas encore prononcé.

— Je n'ose, Armand! ce nom s'arrête à

ma gorge, il brûlerait mes lèvres. Oh! tu ne peux t'imaginer tout ce qu'il y a de fatal et d'horrible dans cet amour. De toutes parts je ne vois que malheur et infamie : heureux ou malheureux, je suis à plaindre : qu'elle ne m'aime pas, je me tue; qu'elle m'aime, je meurs de honte et de remords. Oh! si tu savais, Armand, ce serait la plus noire des ingratitudes : le fils qui vole son père serait moins coupable que moi...

Raphaël, je crois te comprendre.

Raphaël prit vivement la main de son ami, et d'un geste il lui recommanda le silence.

Un bruit de pas venait de se faire entendre dans une allée voisine, quelqu'un s'approchait rapidement.

— Qui est là? demanda de Puymorel à son ami.

— Je ne sais, mais silence.

Le sable criait sous les pas qui s'approchaient. Armand et Raphaël, cachés dans l'ombre d'une allée touffue, demeuraient immobiles.

Tout-à-coup une voix s'élève.

— M. Raphaël, M. Raphaël!

Raphaël a reconnu la voix d'Antonio.

— Ici, dit-il; que voulez-vous, Antonio?

Le domestique accourt.

— Monsieur, venez tout de suite, je vous en prie, dit-il sans reprendre haleine; M. le marquis vous demande; je suis monté à votre appartement, et comme je n'ai trouvé personne, j'ai pensé que monsieur était encore à se promener dans le parc.

Raphaël paraissait frappé d'étonnement.

— C'est étrange, Antonio, dit-il. Quoi! M. le marquis me demande... à cette heure... j'espère bien qu'il n'est pas malade.

Oh! non, monsieur, je l'espère bien aussi, répond le domestique tout haletant; mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. le marquis est très-pâle, très-agité, je l'avais vu se mettre au lit, comme d'habitude, il m'a sonné tout-à-coup, et il veut vous parler.

— C'est bien, Antonio, j'y cours à l'instant même. Adieu, mon cher Armand, tu m'excuses; à demain, je t'en prie, il faut que je t'achève ma confidence.

— J'y compte, Raphaël; et demain, dans la matinée, je serai chez toi.

Cependant Raphaël venait d'ouvrir une petite porte verte dont il avait la clef sur lui; cette porte donnait sur une ruelle, et c'est toujours par là qu'Armand sortait lorsque sa promenade, avec Raphaël, dans le parc se prolongeait un peu tard.

Les deux amis échangèrent une vive, cordiale poignée de main, et Raphaël rejoignit en causant le domestique, qui brûlait d'apprendre à son maître l'arrivée immédiate de Raphaël.

CHAPITRE III.

Déjà toutes les portes et les persiennes de l'hôtel étaient closes, on ne voyait aucune lumière aux fenêtres.

Raphaël entra par une petite porte qui conduisait à un petit escalier dérobé menant à sa chambre; un petit couloir au rez-de-

chaussée aboutissait à la chambre à coucher du marquis.

Raphaël, introduit par le domestique, entre chez M. de Fontana.

Le vieillard était assis devant le feu, une lampe brûlait sur l'angle de la cheminée, les draps du lit et les couvertures pendaient jusqu'à terre; on comprenait sans peine que le sommeil du marquis avait été plein d'agitation.

Rien de plus noble, de plus majestueux que la tête blanche de M. de Fontana : son visage, d'une régularité parfaite, avait ce type espagnol du moyen-âge, qu'on retrouve dans les tableaux de Velasquez ; mais il y avait dans toute sa physionomie un air de profonde tristesse et d'abattement, qui révélait de longues souffrances morales, des chagrins mornes et cachés.

M. le marquis, dit Antonio avec empressement, je vous amène M. Raphaël; il prenait l'air dans le parc.

— C'est bien, Antonio, dit le marquis en lui faisant signe de se retirer.

Raphaël venait d'entrer dans la chambre.

Antonio qui faisait quelques pas vers la porte, s'arrête un moment et se retourne :

— Monsieur le marquis, dit-il, avec une certaine hésitation qui n'était pas sans hardiesse; il est déjà bien tard, monsieur le marquis est très-fatigué, je le conjure de ne pas tarder à se mettre au lit, monsieur Raphaël serait au désespoir d'être cause...

— Bien, Antonio, bien, faites ce que je vous dis, répond M. de Fontana, avec un geste qui n'admettait point de réplique. Je veux être seul. Allez !

Antonio s'incline et se retire. Raphaël de-

meurait debout sans dire une parole; il considérait avec anxiété le désordre et la pâleur qui régnent dans les traits du marquis.

— Raphaël, dit M. de Fontana, d'une voix douce et grave : venez ici, là, tout près de moi, prenez ce fauteuil.

Raphaël s'assit.

M. de Fontana garda quelque temps le silence, il semblait triste et préoccupé, des soupirs soulevaient sa poitrine. Raphaël qui aimait ce vieillard comme un père, ne put se défendre d'un certain attendrissement. Depuis longtemps il n'ignorait pas que le marquis avait des chagrins, et que cette belle et noble vieillesse était empoisonnée par des peines secrètes.

M. de Fontana prit la main de Raphaël, et le regardant avec une expression de bonté ineffable :

— Mon ami, lui dit-il, je me fais vieux, je ne sais pas si je dois vivre longtemps encore, mais je me sens chaque jour affaibli, mon imagination si vive autrefois, s'éteint et se perd; ma mémoire est complétement détruite; je ne suis plus, Raphaël, que la ruine de moi-même; je crois, mon pauvre ami, que je mourrai bientôt.

— Oh! monsieur! quelle idée! s'écrie Raphaël, ému jusqu'aux larmes. Non, non, votre belle carrière n'est pas encore près de s'achever. Dieu est juste, monsieur le marquis, et les malheureux ont toujours besoin de vous.

— Merci, Raphaël, merci, dit le vieillard avec un sourire mélancolique; vous, au moins, vous me rendez justice, vous savez que je ne suis point méchant.

Et il y avait des larmes dans la voix du vieillard.

Raphaël ne pouvait comprendre un pareil langage. Pour la première fois, depuis si longtemps, qu'il vivait dans l'intimité de M. de Fontana, celui-ci parlait de la sorte, en présence de Raphaël. Bien souvent le marquis avait eu de vagues réticences, quelques soupirs s'étaient échappés de ses lèvres, on avait pu même voir une ou deux larmes trembler aux bords de ses paupières; mais jamais encore il n'avait prononcé devant Raphaël, des paroles aussi tristes, aussi découragées, avec une inflexion de voix aussi profonde. Raphaël était frappé de stupeur.

Le silence dura quelques instants. Enfin, M. de Fontana reprit avec une vivacité croissante :

— Non, non, je ne suis pas méchant, Raphaël! ma conscience est tranquille, je sens que dans ma longue vie, je n'ai fait de mal à

personne; je n'en ai fait qu'à moi-même.

En même temps, il portait une main sur ses yeux, comme pour essuyer des larmes.

— Monsieur! monsieur! dit Raphaël, avec une émotion pleine de respect : il n'y a pas sur la terre, un homme qui, plus que vous, fasse honneur à l'espèce humaine. Vous êtes bon, juste et magnanime; pas une plainte, pas une larme autour de vous! Tout le monde vous aime, vous bénit, vous révère; et ceux-là seraient des misérables qui ne vous proclameraient pas le meilleur des hommes.

— Merci Raphaël, encore une fois, oh! tu me fais du bien de parler ainsi, mon enfant!

Et il serrait toujours, avec effusion, la main que Raphaël ne cherchait pas à dégager des siennes.

— Eh bien! mon ami, reprit-il après un instant de silence, sombre et méditatif, je ne

puis pas te dire combien je souffre, combien je suis malheureux!

Le marquis n'avait point l'habitude de tutoyer Raphaël; bien qu'il lui parlât toujours avec tendresse et familiarité, néanmoins, le grand seigneur se faisait encore un peu sentir dans son langage cérémonial, et ce n'était que dans les grandes circonstances, lorsque le vieillard était sombre et chagrin, qu'il oubliait l'étiquette jusqu'à tutoyer ainsi Raphaël.

— Mon ami, dit-il, en baissant un peu la voix, je vous ai fait appeler, parce que j'ai besoin de vous.... Je ne sais pas ce qui se prépare, mais j'ai comme un pressentiment fatal, et je sens que bientôt il m'arrivera quelque chose.

Raphaël écoutait sans répondre, il ne pou-

vait comprendre l'agitation singulière du marquis.

— Raphaël, poursuivit M. de Fontana avec solennité, vous savez toute ma confiance en vous ; certes, j'aurais un fils ou un neveu, je ne l'aimerais pas davantage... ainsi, j'espère que vous serez, jusqu'au dernier moment, le même homme pour moi, doux, généreux et loyal, discret et dévoué.

— Monsieur, dit Raphaël d'une voix tremblante, à votre accent, à vos paroles, je serais tenté de croire que vous avez contre moi quelque sujet grave de reproche, aurais-je eu le malheur de vous déplaire sans le savoir? oh ! j'en serais désespéré ! vous, si bon, si paternel !

— Calme-toi, mon ami, calme-toi, je n'ai rien absolument à te reprocher, au contraire, je sais que tu es un brave jeune homme,

qu'on peut se fier à toi, qu'un secret est en sûreté dans ton cœur.

— Oui! M. le marquis, j'ose le dire, et vous pouvez être certain que je saurai toujours me montrer digne de votre confiance, de votre estime.

— Oui Raphaël, et vous voyez chaque jour, que je n'ai rien de caché pour vous; toutes mes affaires, même les plus délicates, les plus sérieuses, je vous les confie; jusqu'à présent, oui, j'aime à vous le dire, vous avez été le plus fidèle des serviteurs, le plus discret des amis; mais, j'ai bien des choses encore à vous révéler, des choses que vous ne soupçonnez guère, et qui vous feront pitié.

— Quelles que soient ces choses, M. le marquis, soyez sûr que si vous m'honorez de votre confiance, vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

— Écoute, Raphaël : je voulais attendre encore avant de te faire cette confidence, mais le moment est venu. Je suis seul au monde, moi, riche et grand seigneur, je n'ai pas un ami, pas une ame qui comprenne la mienne, qui me plaigne et me console. Non, non, vois-tu, je n'ai que toi.

— Que moi ! M. le marquis, dit Raphaël avec hésitation; j'aurais cru pourtant qu'une autre personne...

— Non, non, Raphaël, aucune autre. Je te comprends, je sais de qui tu veux parler, mais va, pauvre jeune homme, continua-t-il avec amertume, si tu pouvais savoir le fond des choses, tu ne parlerais pas de cette personne. Raphaël, avec ma fortune colossale, avec mon nom, avec mes titres, je suis plus à plaindre, plus misérable que le dernier des mendiants.

Vous ! M. le marquis, vous ! dit Raphaël avec surprise et frayeur.

— Vois-tu, mon ami, je suis envié de tout le monde, parce que je suis riche, parce que j'ai des statues et des tableaux dans mes galeries; mais tout cela n'est pas le bonheur. Oh! non! Pourquoi, au lieu d'être ce que je suis, ne suis-je pas un bon vieux laboureur, dans sa chaumière, avec sa femme et ses petits enfants? il rentre, le soir, bien fatigué de son travail, sa conscience est pure et tranquille, il n'a pas un remords, et quand il se met à table, devant un bon feu pétillant, il mange de bon appétit, et s'endort après en faisant sa prière.

En parlant ainsi la voix du vieillard s'attendrissait.

— Vois-tu, Raphaël, vois-tu bien, décidément il n'y a de bonheur que dans la règle et le devoir. Moi qui te parle, j'ai eu comme toi l'imagination vive et brûlante, mes passions

étaient fougueuses, et je ne voulais pas m'assujétir aux exigences de l'ordre social, ce frein de tous les hommes; j'ai cru longtemps que je pourrais vivre seul et heureux, au milieu du faste et des richesses, j'aimais la littérature et les arts, la science n'avait plus de secrets pour moi, et je riais dans mon cœur de voir les hommes si petits, si rampants, quand je les dominais, moi, de toute ma hauteur. J'ai vécu tant bien que mal, non pas heureux, mais au moins sans malheur, tant que j'ai eu de la jeunesse; une voix secrète me conseillait le repos et le calme, un mariage doux et honnête, la paix et le bonheur du foyer domestique. Hélas! ai-je rencontré bien souvent, dans ma longue carrière, des femmes pures et bonnes, des anges qui auraient mis un peu de baume dans ce cœur malade et blessé; mais non, aveugle et orgueilleux, j'ai voulu

rester seul, vivre seul, je soupçonnais tout le monde; dans toutes ces femmes au front noble et candide, je ne voyais que des créatures perverses et hypocrites. Oh ! Raphaël, oh ! je suis bien puni ! j'ai cru que l'homme, avec une intelligence forte et supérieure, pouvait s'affranchir du devoir, j'ai ri, moi, comme les autres, j'ai raillé amèrement sur les saintes lois du mariage, je les nommais un joug, un joug absurde fait pour le peuple et les imbécilles. Raphaël ! Raphaël ! je suis vieux maintenant, j'ai eu le temps de réfléchir, j'ai eu le temps de pleurer, et tiens.... je pleure encore.

La noble tête du marquis de Fontana venait de tomber sur sa poitrine, quelques larmes filtraient une à une entre ses doigts amaigris.

Raphaël pleurait aussi de voir pleurer son bienfaiteur. Enfin, M. de Fontana relève la

tête, et paraissant faire un violent effort sur lui-même, il ajouta d'un ton calme et plus ferme.

— Mon ami, je n'ai pas besoin de vous dire l'intérêt que je vous porte, ce n'est pas d'hier que nous sommes ensemble, et vous avez pu voir que je vous aime.

— Oh! oui, monsieur, dit avec entraînement Raphaël, oui, vous avez toujours été pour moi le meilleur des pères; que serais-je devenu sans vous? pauvre et sans famille, presque sans nom, vous m'avez recueilli tout enfant, vous m'avez élevé, vous m'avez fait enfin ce que je suis, un homme... Si je ne suis pas un malheureux ouvrier, un enfant du peuple sans éducation, c'est à vous que je le dois, à vous seul; aussi vous êtes pour moi plus qu'un père, vous êtes un dieu.

— Raphaël! tu as un noble cœur, la reconnaissance ne te semble pas lourde. Va! si j'ai fait quelque chose pour toi, j'en suis bien récompensé, mes soins et mon affection ne pouvaient tomber sur un être plus digne et plus méritant; mais ce n'est pas tout, Raphaël, je veux maintenant que tu sois heureux, je veux que ta vie un jour ne soit pas comme la mienne, vide, sombre, dévastée; je veux enfin que ton ardeur de jeune homme se prenne à quelque chose de stable et de grave; je veux que pour te marier, tu n'attendes pas la fuite de la jeunesse, les blâsements du corps et de l'esprit, les dégoûts et les infirmités.

Raphaël avait tressailli.

— Ah! mon enfant, reprit le vieillard, si, à ton âge, moi, j'avais eu quelqu'un, un bon père, un ami, qui m'eût pris par la main pour me conduire (car les premiers pas sont les

plus difficiles, les plus dangereux; c'est alors que l'on s'égare pour ne plus jamais retrouver sa route), eh bien! Raphaël, si j'avais eu, comme toi, un père, un homme d'âge et d'expérience, qui m'eût enseigné le chemin à suivre, je ne serais pas maintenant seul et désespéré, dans cet immense hôtel; seul, avec ma fortune, sans amis, sans parents, sans enfants.

Raphaël attendait toujours avec angoisse que le vieillard expliquât toute sa pensée.

— Dis-moi, Raphaël, mais là, bien franchement, comme un ami parlerait à un ami de son âge; oublie un instant qui je suis, les années qui nous séparent, et reponds-moi sans détour, comme un brave et loyal garçon. Ah ça! me promets-tu bien d'être sincère?

— Oh! monsieur le marquis, je vous le promets, je vous le jure!

— Bon. Maintenant nous allons nous entendre. Vois-tu? c'est une idée qui me préoccupe et me tourmente depuis plusieurs jours; j'y rêve toutes les nuits; je ne dors plus. Décidément, il se passe quelque chose en toi, quelque chose d'extraordinaire...

— Monsieur...

— Oh! sois tranquille! je ne veux pas te gronder. Dieu merci! quoique vieux et infirme, je ne suis pas encore un pédagogue. Je comprends la jeunesse, et j'excuse ou plutôt j'estime toute passion noble et avouable. Raphaël, depuis quelque temps, je te vois maigrir et changer; tes yeux se creusent, ton teint se plombe, et le travail qui te plaisait autrefois, te semble aujourd'hui fastidieux. Tout cela n'est pas naturel, mon ami, ou plutôt, continua-t-il en souriant, c'est fort naturel. Voilà comme on aime lorsqu'on est

jeune et ardent, avec une ame vive et sensible; voilà comme on est, Raphaël, lorsqu'on aime; et tu es amoureux.

— Moi!...

— Oui, toi; toi-même, tu sens bien que j'ai des yeux, quelque habitude de la vie, et que ces sortes de choses ne m'échappent que très-difficilement. Tu es amoureux! c'est positif. Maintenant, si tu veux nier, je vais aller plus loin, et je suis très-capable de te nommer l'objet mystérieux de ta tendresse.

Raphaël venait de pâlir affreusement. Il tremblait de tous ses membres; ses yeux, pleins de trouble, se détournaient du vieillard.

— Allons donc, Raphaël, dit M. de Fontana, en lui frappant sur l'épaule avec familiarité, ne faisons point l'enfant. Pourquoi baisser la tête et pâlir? Au moins, si tu avais

un peu rougi, ce serait convenable. Mais tant d'émotions pour si peu de chose. Est-ce que tu aurais peur de moi?

Raphaël voulait répondre; mais sa voix était presque éteinte; il ne put que murmurer quelques paroles inintelligibles.

— Raphaël, dit le marquis d'un ton sérieux, je vois avec douleur que je vous intimide; vous ne me témoignez pas la franchise que j'exigeais tout-à-l'heure et que vous m'aviez promise. Je conçois votre hésitation : vous êtes comme tous les hommes et vous croyez que je suis comme eux, c'est-à-dire plein d'idées mesquines et de préjugés. Non, mon ami, j'ai l'âme plus libérale, et bien que ma famille soit presque aussi noble que celle du roi d'Espagne, je mets, avant les titres et la fortune, les qualités du cœur, la noblesse de l'ame, la distinction de l'esprit. Vous sau-

rez donc que loin de blâmer votre amour, je l'approuve, et qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez bientôt au comble de vos désirs.

La pâleur de Raphaël, loin de diminuer, devenait à chaque instant plus profonde, il y avait de la terreur dans son visage, il demeurait toujours immobile et muet.

— Mais promettez-moi une chose, une seule chose, Raphaël, continua le vieillard, c'est que vous ne parlerez de rien encore à personne; je ne fais aucune exception, non pas même votre Armand de Puymorel, ce jeune fou, qui a si bon cœur et qui vous donne de si étranges conseils. Aussi, Raphaël, je compte sur votre silence; songez-y bien, la plus légère indiscrétion pourrait avoir des conséquences funestes, irréparables.

— Soyez tranquille, monsieur le marquis, je me tairai, je vous le jure.

— Raphaël, reprit le vieillard d'un air inquiet, en promenant les yeux autour de lui, ouvrez d'abord cette porte et allez voir, sans faire de bruit, si personne ne nous écoute.

Le jeune homme obéit et revint presque aussitôt.

— Il n'y a personne, dit-il d'une voix encore émue.

— Ah! mon ami, c'est que je suis obligé de prendre toutes les précautions imaginables. On me guette, on m'épie, on écoute à ma porte; je ne suis pas libre dans cette maison, je suis esclave.

Raphaël ne paraissait plus comprendre M. de Fontana.

— Tu parais surpris, mon enfant; mais plus tard, bientôt peut-être, tu ne seras plus

qu'effrayé. Je te recommande, une fois encore, de garder le silence, de ne pas répondre aux questions insidieuses qu'on pourrait t'adresser. Je prononçais tout-à-l'heure le nom d'Armand de Puymorel; mais ce n'est pas lui, ce n'est pas ce jeune homme que je redoute, il sera toujours bien facile de ne rien lui dire; mais ici même, Raphaël, dans cette maison, il y a une autre personnne, plus adroite et plus fine; celle-la pourrait bien te faire parler, et alors...

Raphaël mit une main sur sa poitrine; il suffoquait.

— Alors, poursuivit M. de Fontana, qui avait paru un moment réfléchir, mes projets seraient anéantis; tout ce que je veux faire pour toi, une autre, une ennemie, y mettrait obstacle. Je ne m'explique pas encore tout-à-fait, Raphaël; mais qu'il te suffise de savoir

que madame de Courtalis ne t'aime pas et veut te nuire.

— Elle!

Cette exclamation était si brusque et si profonde, que le marquis, étonné, regarda fixement Raphaël.

— Elle ne t'aime pas, te dis-je; c'est une aversion injuste, irraisonnée; je n'en sais pas la cause, mais j'en vois chaque jour les effets. N'importe! n'importe! s'écria-t-il avec énergie; après tout, je suis le maître, et...

Il s'interrompit aussitôt; un frémissement parcourut son corps, et ses yeux se fixèrent sur une petite porte qui venait de s'entr'ouvrir. Cette porte, cachée dans la tenture, était imperceptible lorsqu'elle demeurait fermée; elle était placée dans l'alcove même du marquis de Fontana.

— Raphaël, dit-il en tressaillant, sortez!

sortez vite! A demain... demain matin.

Et comme Raphaël, enchaîné par son trouble, ne se hâtait point de se lever, M. de Fontana le prit vivement par la main et le poussa vers une autre porte qui donnait dans le couloir.

A peine Raphaël eut-il quitté la chambre, que la petite porte masquée s'ouvrit tout-à-fait, et une femme, en peignoir de mousseline, entra sur la pointe du pied.

CHAPITRE IV.

— Vous, Eudoxie! et par quel hasard, dit le marquis, en faisant quelques pas vers la femme qui venait d'entrer.

— Ma présence vous étonne, monsieur, dit madame de Courtalis, avec un sourire qui n'était pas exempt d'amertume. Au fait, je

crois être arrivée dans un mauvais moment. Vous étiez en grande conversation avec M. Raphaël. Que disiez-vous donc ensemble?

En même temps, madame de Courtalis s'étant approchée de la cheminée, avait pris les pincettes, et remuait les tisons d'un air indifférent.

Comme le marquis ne faisait aucune réponse, elle réitéra sa question, en tournant un peu la tête vers M. de Fontana, et le regardant avec des yeux à demi fermés, tout pleins d'une étrange expression.

— Eudoxie! que vous importe! dit enfin M. de Fontana, qui pour dissimuler son trouble, se mit à marcher de long en large.

— Oh! monsieur! vous savez fort bien que cela m'importe beaucoup. Tout ce qui intéresse M. Raphaël ne peut que m'intéresser

vivement. Vous savez toute l'affection que je lui porte.

Et sa voix naturellement assez douce, était devenue âcre et mordante.

— Eudoxie, au moins vous êtes franche, franche en cette occasion. Vous ne savez pas cacher votre haine, et dans vos regards, dans votre accent elle éclate malgré vous. Qu'à donc fait ce malheureux jeune homme pour vous déplaire?

— Oh! rien, rien absolument, monsieur, je l'aime beaucoup.

— Vous le dites; mais le ton de cette voix a bien soin de vous démentir. Non, Eudoxie, vous n'aimez pas ce jeune homme, vous le haïssez même, et véritablement vous êtes bien injuste, car il est malheureux.

— Pas si malheureux, dit madame de

Courtalis, en se frottant les mains. Vous avez pour lui une tendresse extrême, vous l'aimez comme s'il était réellement votre fils. Oh ! tenez, monsieur, vous allez dire que je suis folle; mais par moments je serais tentée de croire que vous êtes son père.

— Eudoxie! Eudoxie! quelle idée! répond le vieillard en passant une main sur son front chargé d'un nuage. Vous ne savez qu'imaginer pour me faire de la peine, pour me briser le cœur.

Madame de Courtalis qui venait de s'asseoir, regardait le marquis avec un air de surprise, et sans paraître le comprendre.

— Comment, je vous brise le cœur, je vous désespère, parce que je vous dis une chose toute naturelle. Ce jeune homme est fort bien, en vérité, beaucoup d'esprit, beaucoup d'intelligence, une tournure assez

distinguée, et franchement il serait votre fils, que vous n'auriez pas à rougir, M. le marquis.

— Qui vous parle de rougir, madame? je sais comme vous que Raphaël est un noble jeune homme; je n'avais pas besoin d'entendre ses louanges dans votre bouche, pour l'estimer à sa juste valeur, et bien apprécier son mérite. Oui, madame, oui, ma chère Eudoxie, continua-t-il, d'une voix plus douce, Raphaël ferait l'orgueil d'un père; hélas! et je n'ai qu'un regret, une douleur vive et poignante, c'est de n'avoir pas un fils comme lui.

— Ah! vraiment, monsieur, voici donc le grand mot. Un fils comme lui, comme M. Raphaël; vous êtes donc bien seul et bien à plaindre, que cet accès de paternité vous prenne tout-à-coup.

Le marquis s'arrêta brusquement dans sa promenade agitée.

— Madame, dit-il, en croisant les bras sur sa poitrine, vous savez bien ce qui se passe dans mon cœur, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me connaissez, et je trouve étrange que vous me parliez avec cette aigreur, avec cette amertume, quand je ne vous fais aucun reproche, quand je ne me plains de personne.

Il y avait des sanglots dans la voix du vieillard.

— Ah! ah! cela serait bizarre, en vérité, dit madame de Courtalis; oui, très-bizarre que vous me fissiez des reproches. Allons, allons, plaignez-vous de moi, monsieur; articulez un peu vos griefs. Moi, d'abord lorsqu'on est mécontent, j'aime qu'on se plaigne en face, cela vaut mieux que de bouder les gens pendant des semaines entières. Parlez-

moi d'une franche et bonne explication, à merveille! mais du moins pas de rancune.

— Eudoxie, dit le vieillard tristement, il semblerait, à vous entendre, que vous cherchez une querelle; mais je ne dis rien moi, je me tais.

Et il se remit à marcher silencieusement dans la chambre.

Quelques minutes s'écoulèrent. Madame de Courtalis, toujours assise devant la cheminée, tourmentait continuellement les tisons avec les pincettes, et faisait jaillir mille étincelles; puis, retroussant un peu le bas de son peignoir. elle posait coquettement le bout de ses jolis pieds sur les chenets de cuivre.

— Eh bien! monsieur, allez-vous continuer votre promenade toute la nuit, sans tourner la tête vers moi, sans m'adresser la parole? Vous parlez de querelle, il faut avouer,

monsieur, que j'ai l'humeur bien faite, que j'ai l'humeur patiente, sans quoi l'occasion serait belle pour entamer la dispute.

— Eudoxie, je vous en conjure, dit M. de Fontana en secouant la tête, quittez cet air moqueur; vous me faites bien mal.

— J'en suis au désespoir; mais Dieu m'est témoin que je ne veux pas vous chagriner : seulement vous êtes pour moi fort peu aimable, fort dissimulé, et si j'étais plus susceptible, plus jalouse, je vous dirais que c'est mal à vous de recevoir ainsi M. Raphaël, en cachette; de le choisir en toutes choses pour votre confident, pour le dépositaire de tous vos secrets, tandis que moi, je ne suis plus maintenant chez vous qu'un hôte incommode, qu'une personne fort gênante, qu'on tolère encore par simple politesse, mais dont la pré-

sence est à charge. Allez, monsieur, je comprends à demi-mot.

— Vous avez juré de me faire mourir, Eudoxie, dit le vieillard avec douleur; je ne puis rien faire, je ne puis rien dire sans éveiller vos soupçons, votre jalousie .. Il faudrait donc, madame, que je vécusse dans cette maison, seul, complétement seul, sans un ami, sans même un domestique, car vous soupçonnez tout le monde, tout le monde vous porte ombrage, et vous voyez partout des ennemis.

— Oui, monsieur, oui, partout dans cet hôtel ; je ne suis pas une enfant, moi : j'ai des yeux, j'ai de l'expérience, et je sais fort bien que de tous les côtés on cherche à me nuire dans votre esprit.

— A vous nuire, madame, et qui donc?

— Tous! votre frère d'abord, ce vieux fou

de Pompéio d'Alcaraz, et puis Raphaël, oui, votre secrétaire intime.

— Eh! non, madame, je vous le jure, s'écria le marquis énergiquement, vous êtes pour ce jeune homme d'une horrible injustice, il n'a jamais dit un mot contre vous. Quand, par hasard, il prononce votre nom, c'est toujours avec estime et respect, madame, vous pouvez en être sûre : il ne souffrirait pas même qu'on parlât mal de vous en sa présence.

— Et qu'en savez-vous, monsieur? qu'en savez vous? il faut avouer que vous êtes bien simple et bien crédule... Quoi ! parce que ce jeune homme ne vous dit pas en face que je suis indigne de vos bontés, est-ce une raison pour qu'il m'épargne devant les autres? non, monsieur, non, vous pouvez m'en croire, je sais que, par moments, il est fort libre à mon égard : il parle trop...

— Mais au moins, Eudoxie, donnez-moi quelques détails, il ne suffit pas d'accuser vaguement ce jeune homme; en quelle occasion, croyez-vous avoir eu à vous plaindre de lui?

— En beaucoup d'occasions, monsieur. Je dois vous avertir que si j'ai des ennemis, j'ai le bonheur en revanche d'avoir des amis chauds et dévoués: si l'on m'attaque, on me défend aussi, vivement; et tout ce que M. Raphaël pourrait dire, je m'en soucie fort peu. La seule chose que je vous demande en grâce, M. le marquis, c'est de ne pas accueillir avec empressement les accusations plus ou moins malveillantes que M. Raphaël pourrait élever contre moi: j'ose croire que vous avez encore assez de cœur et de fierté pour ne point souffrir qu'on m'outrage en votre présence; mais n'importe, je vous en supplie, repoussez avec

vigueur les insinuations perfides. Que ce jeune homme sans père ni mère trouve un asile et une position chez vous, à la bonne heure ! je ne demande pas mieux; mais il serait par trop cruel que moi, votre amie, votre seule et véritable amie, je fusse indignement supplantée par une espèce d'intrus qui ne vous est rien, après tout, qui n'est que le premier de vos serviteurs...

— Eudoxie, vous vous trompez, repliqua vivement le vieillard, Raphaël n'est pas mon serviteur, c'est un jeune homme instruit et distingué. Je ne sais pas quelle est sa famille, je m'en embarasse fort peu, mais, à coup sûr, il est né de parents honnêtes, c'est un sang généreux qui coule dans ses veines; et malgré tout l'attachement que je vous porte, je ne souffrirai jamais, Eudoxie, que vous me

parliez de Raphaël avec des expressions méprisantes.

— Fort bien! fort bien! courage, vous défendez ce petit jeune homme avec une chaleur presque juvénile. Quelle verve, monsieur le marquis, oh! quelle faconde! vous plaideriez admirablement en cour d'assises. Par ma foi, M. Raphaël est très-heureux d'avoir un avocat tel que vous.

— Raillez, madame, raillez, vous en avez le droit; mais n'ayez aucune crainte, n'ayez aucun ombrage, ce jeune homme qui vous offusque tant la vue, vous en serez bientôt délivrée.

— Vraiment, monsieur, dit madame de Courtalis, en changeant tout-à-coup d'accent et de regard; est-ce que vous avez l'intention d'éloigner M. Raphaël?

— Peut-être...

— Mais encore ?... expliquez-vous, monsieur.

— Eh bien ! Eudoxie, vous allez tout apprendre : je suis vieux et malade, je veux avant toute chose la paix dans ma maison, et comme vous ne pouvez souffrir Raphaël, je vais m'arranger pour qu'il en sorte.

La physionomie de madame de Courtalis n'était plus la même, son œil était fixe et inquiet, ses lèvres serrées et convulsives.

— Monsieur, dit-elle en balbutiant; est-ce bien là votre intention ?... n'est-ce point un jeu?

— Non, non, je parle très-sérieusement, madame.

— Ah ! voilà comme vous êtes !... toujours, toujours dans les extrêmes : vous ne pouvez faire une observation sans vous fâcher, vous ne pouvez avertir les gens sans les mettre à la porte. C'est fort ridicule, permettez-moi

de vous le dire, c'est fort brutal, et vous ferez si bien que moi, qui déteste l'injustice, je vais prendre le parti de M. Raphaël.

Un rayon de joie vague et fugitif éclaira soudainement le front de M. de Fontana.

— Eudoxie! ma bonne Eudoxie, dit-il en venant s'asseoir auprès d'elle; que j'aime à vous entendre parler de la sorte! A la bonne heure, je vous reconnais, vous êtes bien cette femme, noble, ardente et passionnée, cette femme qui me transporta le cœur, quand je vous vis pour la première fois! C'était en Espagne; tu t'en souviens, Eudoxie... Oh! n'est-ce pas? vous vous en souvenez : on allait mettre à mort de pauvres officiers républicains, ils étaient déjà sur la place fatale, liés et garrottés, un bandeau sur les yeux. Les armes étaient chargées, on allait donner le signal, les tambours battaient lugubrement...

tout le monde frémissait, indigné jusqu'au fond de l'ame, et tout le monde se taisait... Moi-même, lâche et sans cœur, je faisais comme les autres, je gardais le silence; et pourtant, Dieu sait tout ce qu'il y avait d'horreur et de courroux au fond de mon ame! Eux, si jeunes, si dévoués, si pleins de courage et d'enthousiasme, les tuer sans pitié, sans remords, comme de vils assassins! Depuis ma première jeunesse, Eudoxie, je haïssais déjà le despotisme; cette noble et généreuse terre d'Espagne que j'aimais de toute mon ame, je voulais la fuir, pour échapper au joug monacal, à la tyrannie imbécile... Mais enfin l'amour du pays m'avait ramené en Espagne, je voulais voir encore notre beau soleil avant de mourir: cette horrible exécution m'a pour toujours expatrié. Et pourtant, je vous le répète, malgré toute mon indignation

je laissais le meurtre s'accomplir, on allait faire feu, quand soudain un cri s'élève, un cri plein de colère et d'exaltation!... C'était vous. Eudoxie, belle et courageuse, vous, jeune Française, au cœur intrépide! Les soldats s'arrêtèrent, le fusil tomba de leurs mains; puis alors vint cette émeute, la foule délivra les condamnés qui s'échappèrent. Et tout cela c'était votre ouvrage, Eudoxie !

Tandis que le marquis parlait avec enthousiasme, madame de Courtalis, calme et souriante, le regardait d'un air de triomphe.

— Dès-lors, Eudoxie, continua le vieillard, dès-lors, je vous aimais : j'avais compris tout ce qu'il y avait de noblesse et de compassion dans votre cœur , vous étiez pour moi la femme idéale , vous étiez un ange descendu sur la terre; et je sentis que ma destinée allait pour jamais s'unir à la vôtre !

Le marquis se tut comme épuisé d'un long effort, sa tête venait de retomber sur son sein, ses deux mains amaigries et tremblantes posaient sur ses genoux.

Madame de Courtalis qui jusqu'alors avait gardé une contenance presque impassible, un air froid et moqueur, prit tout-à-coup une expression de mélancolie indicible.

— Ah! mon ami, mon pauvre ami! s'écria-t-elle avec des larmes dans la voix, vous me rappelez des souvenirs cruels et doux!... que de fois j'ai béni ce voyage qui m'a donné tout ce que ma vie renferme d'espérance et de joie!... J'ai pu sauver deux malheureux, deux innocents... mais, ô mon ami! ce n'était rien encore, si je ne vous avais pas rencontré : le ciel a voulu, quel bonheur! que vous fussiez là, vous, si grand, si magnanime; et vous m'avez comprise, nos deux cœurs ont battu ensemble de

colère et d'amour. Hélas! hélas! continua-t-elle, en s'attendrissant, folle que je suis! je remercie le ciel d'une rencontre qui m'a été si fatale!...

— Eudoxie!

— Oui, fatale! poursuivit madame de Courtalis, dont les joues ruisselaient de pleurs; car, enfin, j'étais heureuse alors, riche et honorée; j'avais une famille, j'avais un mari, et maintenant...

— Eudoxie, pas de reproches! pas de larmes; vous me faites un mal... Oh! si vous saviez! Comment cela se fait-il que moi, ferme et inflexible devant tous les hommes, je sois, auprès de vous, si faible et si tremblant?... Eudoxie, vous avez bien raison : je vous ai aimée d'un amour extrême. Ah! je vous aime toujours; et pourtant vous êtes

cruelle, vous abusez de ma faiblesse, de mon âge...

— Moi! moi, Monsieur, dit-elle en reprenant sa voix pleine d'amertume, j'abuse de votre âge? mais, à vous entendre, on croirait que je suis un despote; que vous êtes, vous, une victime. En vérité, je n'aime pas les récriminations; c'est du plus mauvais goût, et je n'y viendrai jamais la première. Mais quand on s'avise de m'appeler sur ce terrain, j'y vais, Monsieur; je n'aime pas à reculer. Vous savez, du moins, que j'ai quelque énergie, quelque courage. Je vous dirai donc, sans nulle précaution oratoire, sans périphrases, que s'il y a chez vous une victime, c'est moi!

— Vous, Eudoxie?

— Oui, moi! Je suis dans une position

fausse; on me jalouse, on me hait, on me méprise. Pour vous, Monsieur, j'ai tout abandonné : famille, enfants, mari....

— Mais vous le savez bien, dit le marquis avec chaleur, cet homme n'était pas digne de vous!... il était plein de passions mauvaises.

— Qu'importe! Monsieur, cet homme était mon mari. Ce n'est pas à moi de le défendre devant vous, à coup sûr; mais, enfin, ses torts sont moins graves que vous ne paraissez le croire. Il avait, j'en conviens, quelques légers défauts; il aimait le plaisir, le jeu; mais, du reste, Monsieur, c'était un galant homme; il avait pour moi une véritable affection; et, certes, il ne méritait pas cet abandon cruel et brutal.

— Eudoxie, vous m'accusiez tout-à-l'heure, vous m'accusiez de vous faire des reproches,

et maintenant c'est vous qui m'en adressez de bien amers. Je ne m'attendais pas à vous entendre un jour regretter cet homme; auprès de lui, vous n'auriez eu jamais que honte et douleur, ruine et misère!

— Ah! ah! ruine et misère; cela veut dire, Monsieur, ou je ne m'y connais pas, cela veut dire que vous me nourrissez, que vous m'entretenez. Oh! s'écria-t-elle en se levant tout-à-coup sombre et menaçante, vous devriez me connaître, Monsieur!... quoique pauvre et dégradée, j'ai toujours au fond de l'ame quelque orgueil, et je n'aime pas qu'on m'insulte.

— Eudoxie, calmez-vous! pouvez-vous croire...

— Je crois ce qui est, Monsieur; voici déjà plusieurs fois que vous me jetez à la

face des paroles dures et blessantes. Après huit ans de liaison et d'intimité, je ne devais pas m'attendre à pareil traitement; mais puisqu'il en est ainsi, puisque vous êtes fatigué de moi, je sortirai de cette maison, pas plus tard que demain. Gardez votre Raphaël; gardez votre Antonio, ce domestique insolent: quant à moi, je pars; j'aime encore mieux mourir de faim et de misère sur un grabat, que de vivre au milieu du faste dans votre hôtel, et d'y manger un pain qu'on me reproche.

— Oh! c'est infâme! dit M. de Fontana en portant la main à son front, de désespoir; interpréter ainsi mes paroles, me croire capable de ces lâchetés, de ces ignominies. Oh! oh! oh! que je suis malheureux....

Cependant madame de Courtalis, lançant

au marquis un superbe regard, s'était dirigée vers la petite porte de l'alcôve; elle poussa un bouton de cuivre, et le battant s'ouvrit.

— Adieu, monsieur le marquis, dit-elle majestueusement; vous m'avez vue pour la dernière fois.

Et la porte se referma sur elle.

Mais déjà le marquis s'est élancé vers l'alcôve. Il ouvre la porte brusquement; il appelle Eudoxie d'une voix suppliante.

Un quart d'heure se passe.

Eudoxie rentre enfin.

Le lendemain, madame de Courtalis était plus fière et plus hautaine que jamais; elle

ne parlait plus de quitter l'hôtel. Et le marquis de Fontana, pâle, sombre et triste, garda plusieurs jours son appartement.

CHAPITRE V.

LA NOUVELLE ARCHE DE NOÉ.

Nous avons dit que M. de Fontana était l'aîné de ses deux frères. L'un, don Manuel de Leyra, était mort depuis une vingtaine d'années; c'était un homme plein d'esprit et d'instruction, mais d'un libertinage effréné; sa fortune, moins considérable que celle du

marquis, lui aurait néanmoins permis de vivre d'une manière digne et honorable; mais, dans l'espace de cinq ou six ans, il s'était complètement ruiné à Paris, où il vivait dans le jeu, l'orgie et la débauche. Cet homme, que le marquis de Fontana avait toujours aidé de ses conseils et de sa bourse, l'avait récompensé par la plus noire ingratitude. Il était impossible de voir un cœur plus sec, plus dépravé, plus égoïste; mais c'est à l'égard des femmes, surtout, que Don Manuel s'était montré fourbe et impitoyable; maintes fois, il avait porté le déshonneur et le désespoir au sein des familles, et plus d'une malheureuse, victime de ses passions brutales, était morte dans l'opprobre et la misère. Certes, un pareil homme était bien haïssable; mais le marquis de Fontana, tout en pleurant sur les vices de son frère, n'avait pu s'empê-

cher de l'aimer jusqu'au dernier moment. C'était quelque chose de tendre et de paternel que l'affection profonde qu'il portait à Don Manuel de Leyra. Aussi, quand ce malheureux se fit sauter le crâne d'un coup de pistolet, le marquis de Fontana fut-il au désespoir.

L'autre frère du marquis, Don Pompeio d'Alcaraz vivait encore. Celui-là du moins était un excellent homme, plein d'honneur et de loyauté ; mais fort malheureusement les qualités de l'esprit n'accompagnent pas toujours les qualités du cœur, et l'honnête Pompéio était pauvrement partagé sous le rapport intellectuel. Il manquait absolument de logique et de saine raison. Rien de plus hétéroclite, de plus paradoxal que les idées de ce personnage, qui, ne voulant pas se rendre à l'évidence, se cramponnait obstinément à ses

vieux préjugés de gentilhomme; suivant lui, toutes les réformes, toutes les modifications apportées par le cours des siècles, n'étaient que malheur, trouble et dévastation sociale : il était partisan plus effréné de l'absolutisme que Ferdinand VII lui-même. Bien qu'il fût la douceur et la bonté en personne, quelquefois dans une discussion violente il se drapait en défenseur de l'inquisition et des autodafés; il aurait voulu alors que la monarchie et la religion régnassent toutes deux sans contrôle, et que le tranchant de la hache, ou la flamme des bûchers, fissent taire les réformateurs luthériens et calvinistes, les révolutionnaires et les carbonari.

Il faut dire pourtant que si Don Pompéio d'Alcaraz était un des plus fougueux adversaires des innovations politiques ou religieuses, il avait encore plus de chaleur, de

frénésie et d'enthousiasme pour les questions d'histoire naturelle et de zoologie. Toute sa fortune avait disparu, follement dispersée dans ses achats bizarres, dans ses acquisitions folles, excentriques. Il aimait passionnément les trois règnes de la nature : animaux, minéraux, végétaux, c'étaient là ses amours, ses adorations, ses maîtresses. Par exemple, il avait consacré des sommes énormes à réunir une collection riche et superbe d'insectes et de papillons de tous les pays. Tel ou tel de ces brillants lépidoptères devait coûter jusqu'à deux ou trois cents louis par tête; il les étalait orgueilleusement les ailes étendues, sous de larges cadres à glaces de Bohême : ces chers papillons lui paraissaient plus magnifiques et plus précieux que tous les tableaux des plus grands maîtres, et certainement Pompeio n'eût pas donné son grand phalène de Su-

matra pour la plus belle toile de Raphaël ou de Rembrandt. Mais peu-à-peu les mites avaient fait irruption dans le corps velu des sphinx et des phalènes; ils étaient tous plus ou moins tombés en poussière, et l'éclat de leurs ailes avait considérablement faibli. Hélas! bien d'autres malheurs devaient fondre sur la tête du pauvre Pompéio : comme il n'avait pas d'ordre, et que les gens qui l'environnaient, profitant de ses continuelles distractions, le pillaient à qui mieux mieux, l'infortuné Pompéio avait vu un jour pleuvoir chez lui les papiers timbrés et les assignations judiciaires. Dans sa gêne profonde, il aurait pu sans doute recourir à l'assistance de son frère aîné, le marquis de Fontana, qui, sans la moindre hésitation eût mis bien vite le quart de sa fortune à la disposition du naturaliste ruiné : mais ce dernier avait un amour-

propre immense; il serait plutôt mort de froid et de faim, que de s'adresser à qui que ce fût au monde; et d'ailleurs brouillé depuis longtemps avec le marquis de Fontana pour antipathie d'humeur et d'opinions politiques, il n'aurait jamais voulu recevoir le moindre secours d'un frère qu'il nommait révolutionnaire et anarchiste. Le marquis, sachant la position embarrassée de Pompéio, avait tenté plusieurs fois, mais vainement de venir à son aide. Pompéio qui soupçonnait toujours son frère de vouloir l'humilier avec des sommes d'argent plus ou moins considérables, Pompéio refusait opiniâtrément tous les fonds mystérieux qui lui arrivaient de temps à autre.

« Non, non, s'écriait-il avec une stoïque énergie, non, je ne veux rien de cette homme! il a répudié l'honneur de la famille, il tran-

sige avec les ennemis du trône et de l'autel! Qu'il garde son argent, moi je garde mon indépendance et ma fierté.

Enfin Pompéio, pour se dérober victorieusement aux générosités de son frère, avait quitté Paris : après avoir congédié ses domestiques, et laissé vendre presque tout son mobilier par autorité de justice, il n'avait emporté dans son exil que ses papillons et ses oiseaux empaillés, son *Muséum*, comme il disait avec orgueil.

C'est dans la petite ville de Lagny, sur les bords de la Marne, qu'il avait planté sa tente voyageuse, ou plutôt pour parler sans métaphore, c'est là que Pompeio avait accroché ses boites de papillons, installé son musée Ce fut dans Lagny une grande surprise et une grande rumeur, lorsque Pompéio, suivi de plusieurs voitures de déménagement, fit

arrêter royalement ses équipages sur le vieux pont de bois : il voulait être sûr, avant de poursuivre, que sa collection n'était pas avariée, que ses lépidoptères jouissaient toujours de leurs quatre ailes ; que ses oiseaux n'avaient pas perdu une plume dans le voyage. On crut d'abord à Lagny que c'était quelque entrepreneur de fêtes publiques, quelque *montreur* d'animaux savants; et toutes les bourgeoises, tous les enfants émerveillés accoururent sur le seuil des portes, en criant bravo. *L'hôtel de l'Ours* et *l'hôtel de la Syrène* espérèrent un moment que ce riche industriel viendrait s'établir chez eux avec toute sa suite, mais cet espoir ne fut qu'un éclair : Pompéio, pressant le pas des coursiers, fit halte tout au bout de la ville, dans une petite ruelle qui mène à la rivière.

Mais, chose étrange! nous qui avons parlé

si longuement du Muséum de Pompéio, de ses papillons, de ses insectes, de ses volatiles, nous avons oublié, comme lui, du reste, qu'il avait une fille, jeune, douce, blonde et charmante. Lorença n'avait que treize ans, lors du voyage à Lagny; mais déjà la petite espagnole promettait d'être belle; ses grands yeux, aux longs cils châtains, étaient d'un bleu d'azur; sa chevelure était blonde, de ce reflet d'or foncé qu'on trouve quelquefois en Espagne, et qui est plus rare, plus apprécié que la teinte éclatante des plus beaux cheveux bruns.

Pompéio aimait sans doute beaucoup sa fille; mais elle n'était qu'en seconde ligne dans le cœur du brave et naïf gentilhomme: les oiseaux et les papillons, les insectes passaient avant. Cependant Pompéio, qui s'était exilé sur les bords de la Marne pour faire des

économies et fuir la dent vorace de ses créanciers, s'aperçut bientôt qu'on mange à Lagny comme partout ailleurs, voire même dans la capitale. Le pauvre homme n'avait plus que 1,800 fr. de rente, et comme en fait d'économie il n'était point passé maître, les 1,800 fr., dévorés par anticipation, n'avaient guère suffi qu'aux deux premiers mois : le reste de l'année Pompéio avait, pour ainsi dire, vécu d'artifice. Sa vieille femme de chambre Séraphine, la seule de tous ses domestiques qu'il eût conservée, faisait des prodiges d'invention et d'économie pour alimenter le pauvre ménage. Lorsque Pompéio avait quelque argent, il faisait bien vite arriver de Paris un papillon des Iles, ou un oiseau plus ou moins hyperbolique; c'est au point que plus d'un naturaliste, comptant sur la simplicité niaise de Pompéio, avait fabriqué, tout exprès pour

lui, des oiseaux et des papillons qui, pour la diversité du plumage et des couleurs, l'emportaient de beaucoup sur la nature. Pompéio, comme on dit vulgairement, n'y voyait que du feu. Il s'extasiait, il poussait des cris d'admiration à mettre tout Lagny en émoi; puis, quand avait bien longtemps contemplé son nouvel individu dans une extase muette, il l'installait religieusement dans une espèce de châsse, sous verre, comme une relique de saint. Mais quelle était sa fureur et son désappointement, lorsqu'un beau jour quelque connaisseur arrivant de Paris, attiré par la réputation de Pompéio, venait visiter sa collection rare et précieuse.

— Eh! eh! Monsieur, disait le connaisseur, en braquant sa loupe sur tel ou tel oiseau, vous avez là un geai paré des plumes du paon... j'aime assez la queue, mais elle appartient à

un perroquet, tandis que la huppe a figuré sur la tête d'un faisan d'Asie.

— Vous plaisantez, Monsieur, répondait Pompéio devenant cramoisi; apprenez que cet objet est unique dans son espèce.

— Je le crois sans peine, Monsieur.

— Monsieur, reprenait Pompéio plus rouge encore, je l'ai payé cinquante louis.

— C'est cher ! disait le naturaliste.

— Allons donc, Monsieur, le bout de l'oreille passe, c'est l'envie qui vous fait parler! s'écriait Pompéio tout bouillant de colère. Allez, allez, vous êtes un ignorant... ne remettez jamais les pieds chez moi!... Je n'admets dans mon Muséum que les connaisseurs.

Tant que Pompéio s'en tint à la passion des insectes et des animaux empaillés, il eut encore de quoi faire maigre chère : au moins

ces animaux-là ne coûtaient pas grand'chose à nourrir, ils servaient même d'aliments aux mites carnassières. Mais, hélas! une autre passion plus furibonde et plus terrible vint bientôt envahir le pauvre Pompéio des pieds à la tête. Il se mit dans l'idée qu'un naturaliste un peu sérieux devait avoir une ménagerie d'animaux vivants.

— Oui, pensait-il, rien de plus admirable que la nature dans la diversité de ses créations! Formes, couleurs, tout diffère dans les espèces, mais que serait-ce donc si je voulais contempler la nature, et l'admirer dans ses instincts!... C'est une belle chose qu'un oiseau empaillé, qu'un papillon bourré de coton et de camphre; mais quoi de plus intéressant que ces mêmes individus jouissant de la vie, remuant, agissant, grouillant sous mes yeux!

Lorsqu'une idée si étrange, si biscornue

qu'elle pût être, entrait dans le cerveau déprimé du bon gentilhomme, elle devenait à l'instant même une sorte de rage et de délire ; elle régnait en souveraine, en despote, et dès-lors tout le passé n'existait plus. Pompéio se mit à étudier, nuit et jour, Buffon, Lacépède et Cuvier.

Sa maison n'était pas fort grande, elle se composait de quatre ou cinq chambres, dont la plus vaste formait une espèce de salon. Pompéio supprima le salon immédiatement : il fit renverser plusieurs cloisons pour agrandir les pièces, et, sans rien dire à personne, sans répondre un mot à Séraphine, qui regardait tout ces préparatifs d'un air inquiet et soupçonneux, il appela des menuisiers, des serruriers et des maçons : huit jours après des cages treillissées régnaient tout le long des murs dans l'appartement de Pompéio. La

pièce autrefois dite le salon, devait être consacrée aux bêtes fauves : il y avait une grande cage pour les loups, une autre pour l'ours, une autre pour le renard. La part du lion n'était point faite encore, mais Pompéio, qui ne voulait pas immédiatement faire concurrence au Jardin-des-Plantes, attendait une première expérience avant de recevoir chez lui le roi des animaux.

La pauvre Lorença qui occupait d'abord au rez-de-chaussée une petite chambre assez gentille, donnant sur un parterre garni de fleurs, fut reléguée au dernier étage dans un chétif réduit lambrissé, troué d'une seule fenêtre.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis la construction de la ménagerie, qu'une longue voiture, fermée de toutes parts, à grillages de fer, entrait dans Lagny, au mi-

lieu des rumeurs de la foule. De cette voiture sinistre, lugubre, s'échappaient des cris, des sanglots, des hurlements. On faisait mille conjectures dans Lagny, on parlait de prisonniers d'État et d'exécutions mystérieuses; quelques habitants même, d'une opinion un peu avancée, furent sur le point de faire irruption sur la voiture pour délivrer les victimes d'un pouvoir oppresseur. Mais lorsqu'au lieu de condamnés politiques on aperçut derrière les grillages des museaux de loups et d'ours, des yeux flamboyants, de longues dents blanches et des oreilles velues, les libéraux de Seine-et-Marne rebroussèrent chemin, et l'équipage hurlant put continuer sa route.

Il serait bien difficile de peindre la joie et l'exaltation frénétique de Pompéio d'Alcaraz, lorsque tous ces animaux, quadrupèdes et

bipèdes, loups, renards, bizons, autruches et vautours chauves entrèrent dans la demeure de Pompéio, comme autrefois leurs ancêtres dans l'arche de Noé.

Ces nouveaux hôtes aux longues dents tranchantes, aux becs pointus, aux ventres creux et carnassiers, arrivaient chez leur patron avec un appétit horrible : pendant plusieurs heures on n'entendit chez Pompéio qu'un bruit de mâchoires et de becs voraces, un craquement d'os brisés, un clapotement de langues avides, un grincement aigu de griffes et de serres.

La pauvre Séraphine, qui ne partageait point la passion zoologique de son maître, était en proie à la douleur ; elle secouait la tête et joignait les mains. Mais en revanche Pompeio, vif et rajeuni de quinze ans, se promenait majestueusement en costume d'officier

supérieur : sa poitrine était chamarrée de croix, d'ordres et de rubans; son chapeau à cornes, légèrement usé, posait *crânement* sur l'oreille, et ses bottes à l'écuyère, armées d'éperons, sonnaient fièrement.

Quant à la petite Lorença, curieuse, effrayée, elle riait tout ensemble et frémissait de tous ses membres chaque fois qu'un loup, ouvrant sa gueule rouge et profonde, la regardait fixement à travers les grillages, avec des yeux de flamme.

CHAPITRE VI.

UN JOUR DE FAMINE.

Pendant quelques années, Pompéio vécut, tant bien que mal, dans son ermitage de Lagny, avec sa fille, ses animaux et sa vieille bonne. Mais bientôt la dépense était devenue excessive, et les bêtes carnassières dévoraient

en huit jours toute la substance d'une année.

Pompéio, d'abord impassible et stoïque, avait vendu, au quart de leur valeur, tous les débris de son ancienne opulence : à l'exception des cages et de la ménagerie, sa maison était presque vide; et le chétif ameublement, qui diminuait chaque jour, ne représentait pas, tout ensemble, une somme de 1,500 francs.

Pompéio fut donc obligé de recourir aux emprunts; mais, comme il ne pouvait fournir hypothèque, ces emprunts, usuraires, exorbitants, allaient toujours creusant un gouffre, que Pompéio ne devait jamais combler. Néanmoins, toutes ses dettes étaient peu de chose encore; et le marquis de Fontana, s'il en avait eu connaissance, n'aurait pas mieux demandé que de rendre le calme et la paix à

l'honnête Pompéio, en le débarassant des poursuites de ses créanciers. Mais Pompéio cachait sa misère avec une fierté tout espagnole ; et semblable à ces vieux hidalgos de Gil-Blas, il se drapait majestueusement dans un haillon. Plusieurs fois, le marquis avait envoyé des sommes importantes à son frère; mais celui-ci, qui ne voulait rien devoir à un démocrate, repoussait toujours avec dédain ces dons fraternels.

Il fallait que M. de Fontana, pour secourir Pompéio, imaginât toutes sortes d'expédients et de ruses : tantôt c'était une vieille créance patrimoniale, une rentrée mystérieuse et imprévue, qu'un ami de la famille envoyait d'Espagne à Pompéio d'Alcaraz ; tantôt c'était quelque indemnité, non moins équivoque, dont le gouvernement espagnol gratifiait les nobles ruinés. La vieille Séraphine était seule

dans le secret; mais, pour rien au monde, elle n'eût dissipé l'erreur de son maître : le vieux gentilhomme aurait mieux aimé mourir, que de recevoir le moindre secours d'un homme qui ne partageait pas ses opinions politiques. En vérité, la bonne Séraphine était admirable; son dévouement, sa fidélité passait toutes les bornes; elle aimait son maître avec plus de fanatisme encore, que le vieux Antonio n'aimait le marquis de Fontana.

Depuis plus de vingt ans qu'elle servait Pompéio, Séraphine n'avait jamais reçu de gages, elle avait à peine de quoi se vêtir, de quoi manger; mais certes, l'excellente fille n'aurait pas changé sa place contre la plus riche position du monde.

D'ailleurs, Séraphine n'était pas malheureuse, elle était la seule maîtresse, la souveraine dans cette pauvre maison, et sa ten-

dresse pour Lorença avait quelque chose de maternel.

Pompéio habitait Lagny depuis plus de cinq ans : sa gêne alors était extrême, les usuriers mécontents ne voulaient plus lui faire la moindre avance.

Lorença venait d'entrer dans sa dix-neuvième année.

Ce jour-là Séraphine était dans une tristesse profonde, elle pleurait en silence la tête cachée dans son tablier, les pieds sur les chenets en fer de la cheminée de sa cuisine où il y avait un gros tas de cendres sans feu.

Pompéio venait encore de faire venir de Paris un singe épouvantable, un *cynocéphale papion*, le premier, disait-il, qu'on eût vu se reproduire en Europe. Seulement, la facture n'était pas encore payée : un naturaliste honnête et confiant avait cru pouvoir fournir à

crédit le précieux cynocéphale à don Pompéio d'Alcaraz, frère du marquis de Fontana.

Depuis l'arrivée de cet animal rare et hideux, Pompéio demeurait en extase devant la cage; cependant les loups et les ours n'avaient pas encore pris leur repas habituel, et des hurlements de colère ébranlaient toute la maison. Pour la première fois depuis longtemps Pompéio restait sourd et comme insensible aux gémissements de ses élèves affamés : c'est que le cynocéphale papion l'absorbait complétement, et son macaque lui semblait plus beau, plus adorable que la Vénus de Milo ou l'Apollon du Belvédère.

Enfin, il se rappelle tout-à-coup que les bêtes sont à jeun, il sonne avec agitation, il appelle : Séraphine accourt.

— Eh bien! dit-il, perdez-vous la tête, ma

pauvre Séraphine? on n'a pas encore mangé ici... Vite, vite, le pain et la viande!

Séraphine ne bouge pas et s'essuie le bord des yeux avec son tablier.

— Allons donc, allons donc, qu'on se dépêche, mon enfant! reprend Pompéio en frappant dans ses mains. Tu ne vois donc pas que mon loup à ventre jaune crève d'inanition? mon ours est furieux. Tiens, vois-tu sa langue, elle est blanche comme celle d'un malade à jeun depuis vingt jours... Va donc, va donc, preste!

— Monsieur le comte, balbutie Séraphine, comment voulez-vous que je fasse?...

— Ce n'est pas bien difficile, apporte-moi, comme tu fais tous les jours, les trois services, potage, rôti et légumes. Seulement n'oublie pas, je t'en prie, les noisettes et les

amandes pour mon cynocéphale papion : il a de fières dents, le scélérat ! tu vas l'entendre un peu joliment croquer ses noisettes.

Séraphine, toujours debout contre la porte, était rouge et pleurante ; elle voulait parler, mais chaque mot lui restait à la gorge, elle étouffait.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc, ma pauvre Séraphine? demande Pompéio avec bonté; c'est un peu de rhume sans doute, une fraîcheur rhumatismale. Sois tranquille! va! je te ferai coucher ce soir avec mon renard apprivoisé, dont la fourrure est souveraine pour les rhumatismes. Je n'en fais jamais d'autres, moi qui te parle; et quand j'ai mes douleurs, mon renard est là qui vaut tous les médecins du monde. Mais, vite, vite, allons, qu'on serve!

— Hélas, monsieur le comte, répondit Sé-

raphine en pleurant, je n'ai rien à servir, pas une miette de pain.

— Eh bien! dit Pompéio avec une naïveté sublime, on se passera de pain pour aujourd'hui. Rien que de la viande, mais de bons morceaux, des os à moëlle : mon loup jaune en raffole.

— Ah! monsieur, répliqua Séraphine d'un ton plus lamentable, il n'y a pas de danger que votre loup s'étrangle !...

Séraphine avait lu justement la veille, avant de se coucher, la fable du loup et de la cigogne.

— Comment! que veux-tu dire? repartit Pompéio sérieusement alarmé. Que parles-tu de loup qui s'étrangle ?... je ne te comprends pas.

— C'est pourtant bien facile à comprendre, monsieur, dit piteusement Séraphine, le

boucher ne veut plus rien fournir.... à crédit.

— Comment? pour mon loup !

— Ah! monsieur le comte, ni pour votre loup ni pour personne ! le crédit est mort chez le boucher : c'est agréable ! Je vous le disais bien que toutes ces vilaines bêtes nous réduiraient à la mendicité! elles mériteraient qu'on les écorche.

— Qu'on les écorche! s'écrie Pompéio avec inquiétude. Ah çà! es-tu folle, Séraphine? oublierais-tu le respect que tu me dois?

— A vous, monsieur le comte, c'est très-bien, mais à vos bêtes ?

— Mes bêtes ! c'est moi! répondit gravement Pompéio. Ainsi je t'en prie, Séraphine, parle avec plus de convenance. Allons, allons, que de retard, plus vite, donc! sais-tu qu'ils n'ont rien dans le ventre depuis hier?

— Ni vous non plus, monsieur le comte, dit Séraphine en hochant la tête avec découragement.

— Moi c'est différent! je puis attendre; d'ailleurs, je n'ai pas grand appétit ce matin.

— C'est bien heureux! murmura douloureusement Séraphine, il n'y a rien à manger dans toute la maison, rien à mettre sous la dent.

— Comment! rien.

— Rien du tout, monsieur le comte, et je ne sais pas quand il y aura quelque chose.

— Mais nous ne sommes pas dans un désert, Séraphine! avec de l'argent on peut se procurer dans cette ville les aliments nécessaires à la vie.

— Avec de l'argent, monsieur le comte... mais il faudrait en avoir.

— Tu as raison, dit Pompeio, frappé de la

justesse de cette réflexion; il faudrait de l'argent, et je commence à croire que je n'en ai pas.

— Pas un sou, monsieur le comte, pas un liard!... la dernière pièce de quarante sous a passé hier en têtes de mouton et en tripes, c'est votre ménagerie qui a tout avalé.

— Pauvres bêtes!... dit Pompéio avec abattement, une si grossière nourriture!

— Eh! pour l'amour de Jésus, monsieur le comte, que voulez-vous qu'on leur donne à ces animaux-là, ne faudrait-il pas leur servir des ortolans?

— Oui, sans doute, Séraphine... si j'en avais. Mais à la guerre comme à la guerre, ils savent que ce n'est pas faute de bonne volonté, et ils m'excuseront, je l'espère. Va! quelque viande de seconde qualité, quelque mou de veau fera l'affaire pour aujourd'hui.

— Je leur en souhaite du mou de veau, dit Séraphine, qui commençait à perdre patience, ils n'auront pas seulement une tête d'épingle.

— Mais, c'est affreux, Séraphine, je ne t'aurais pas crue si impitoyable!... quoi! laisser des malheureux mourir de faim, quand on pourrait les secourir... Vois mon loup, Séraphine, dis, que veux-tu qu'il mange?

— Le renard, dit Séraphine très-sérieusement et fort éloignée de vouloir dire un bon mot.

— Mon renard d'Amérique, à ventre gris souris!

— C'est un *faignant!* continue Séraphine avec colère, il fait des malpropretés partout, même que je balaie du matin au soir.

— Il ne faut pas lui en vouloir, Séraphine, la pauvre bête a de bonnes intentions, mais

son intelligence est bornée. Les renards, après tout, ne sont pas des hommes.

— Et c'est justement pour cela, monsieur le comte, qu'il ne faut pas les nourrir à rien faire; tandis qu'on voit tant de pauvres malheureux qui suent sang et eau, et qui n'ont pas une miette de pain à mettre sous la dent.

— C'est vrai, Séraphine, dit le vieux comte d'un air attendri : je plains beaucoup les hommes, mais je plains encore plus les bêtes; les hommes ont des bras pour travailler, les animaux n'ont que des pattes, il faut les plaindre, et surtout les nourrir. Ainsi, ma chère enfant, arrange les choses pour le mieux, mais ne laisse pas languir plus longtemps mon intéressante famille.

Cependant les animaux inquiets et affamés faisaient un vacarme épouvantable; c'était un

mélange extraordinaire de crir, de mugissements douloureux et féroces, de rugissements plaintifs, de grognements sourds et discordants. On voyait de toutes parts reluire derrière les grilles des prunelles enflammées et sanglantes; on voyait des gueules énormes s'ouvrir comme des gouffres; on entendait grincer affreusement contre les barreaux de fer des dents et des griffes qui semblaient avides de carnage. Avec un peu d'imagination et de pittoresque, on aurait pu facilement se croire au milieu d'une forêt vierge d'Amérique.

Alors, Pompéio fut pris d'une violente douleur. Tous ces cris déchirants étaient pour lui comme autant de reproches amers qui venaient torturer son ame.

— Ainsi donc, pensait-il, je n'ai pas de quoi les nourrir!... Malheureux! malheureux!

qu'ai-je donc fait de mon argent? Un père de famille est obligé de subvenir à la subsistance de ses enfants, et moi je laisse mourir les miens... mon loup! mon renard d'Amérique! mon cynocéphale papion! et toi, ma pauvre fille, ma Lorença que j'oublie... Que faire? mon Dieu! que faire?

Séraphine, accablée par le chagrin de son maître, demeurait toujours immobile dans un coin, son tablier sur les yeux. L'excellente fille devinait facilement les poignantes réflexions de Pompéio. Elle cherchait elle-même un expédient, un moyen quelconque, pour nourrir encore le ménage pendant vingt-quatre heures. Ce terme expiré, elle avait l'espoir qu'on viendrait au secours de son maître: elle avait écrit, sans prévenir Pompéio, au marquis de Fontana.

Tout-à-coup elle s'écrie, le visage rayonnant.

— Monsieur le comte, monsieur le comte! nous sommes sauvés.

— Comment cela, ma bonne fille?

— Oui, monsieur le comte, votre loup aura ce matin sa pitance, nous avons encore une ressource.

— Laquelle donc, Séraphine?

— Vous avez là de gros oiseaux, des hibous et des vautours qui ne vous servent pas à grand'chose. Si vous voulez, monsieur le comte, on n'aurait pas même la peine de les plumer, le loup s'en chargerait...

Don Pompéio fit un cri.

— Quant à ce gros vilain perroquet qui fait tant de tapage, on pourrait vous en faire un excellent rôti; la chair des perroquets est très-estimée, dit-on...

—Arrête, arrête! malheureuse! s'écrie Pompéio en pâlissant, que viens-tu me proposer? un crime, un meurtre!. . Ah! Séraphine, je n'aurais jamais cru cela de toi, c'est comme si tu m'offrais de tuer ma fille.

Pompéio arpentait la chambre avec agitation, il allait tour-à-tour de son loup à son renard, de son renard à son ours. Il essayait de les calmer, il leur parlait d'une voix triste et caressante, il voulait à toute force leur faire prendre patience.

— Mes amis, disait-il, un instant!... on est à vous.

Et le brave homme, ne sachant comment faire pour calmer tant de fureur et tant d'appétit, gesticulait avec une expression désolée; il aurait bien voulu pouvoir caresser tour-à-tour et cajoler ses bêtes fauves, mais par malheur elles n'étaient pas toutes apprivoisées :

le loup seul et le renard connaissaient parfaitement leur maître, et n'auraient pas dévoré immédiatement la main qui les caressait.

Comme les cris et les plaintes continuaient avec plus de violence, Pompéio entr'ouvrit enfin la cage du loup jaune qui paraissait le plus affamé, le plus malheureux.

— Eh ! monsieur le comte, prenez garde à vous ! s'écrie Seraphine en reculant avec effroi : le monstre va vous déchirer !

Mais il n'était déjà plus temps, le loup profitant de la porte ouverte avait glissé rapidement comme une anguille, et furieux, terrible, il bondissait déjà au milieu de la chambre, sans écouter le rappel à l'ordre de son maître stupéfié.

Dans une pièce, contiguë à la ménagerie, était ce fameux muséum, ce cabinet d'histoire naturelle que Pompéio d'Alcaraz opposait vic-

torieusement au muséum du Jardin-des-Plantes. Dans ce muséum, on voyait rangés sur des planches une foule d'oiseaux et de quadrupèdes empaillés magnifiquement, avec des yeux d'émail de toutes les couleurs; au plafond reluisaient suspendus un serpent boa et un crocodile tout chargé de poussière. On voyait de toutes parts, sur les rayons, des bocaux remplis d'esprit de vin dans lesquels nageaient, immobiles, des poissons, des lézards et des crapauds. Mais ce qui frappait tout d'abord la vue en entrant dans le muséum, c'était un oiseau gigantesque, un cacatoès les ailes étendues, la queue déployée en éventail; il avait l'air de prendre son vol et de vouloir planer orgueilleusement dans la nue. Don Pompéio avait pour ce cacatoès une sorte d'idolâtrie, un culte. Dans ses chimériques illusions de naturaliste, il s'imaginait que ce ca-

catoès valait son pesant d'or, et qu'à lui seul il représentait une fortune.

Cependant, le loup bondissait dans la ménagerie d'une manière frénétique. Séraphine, épouvantée, prit la fuite : Pompéio seul cherchait à faire entendre raison au quadrupède affamé. Par malheur, la porte du muséum était toute grande ouverte. Le loup, voulant échapper aux admonestations paternelles de son maître, enfila cette porte et bondit, comme un possédé, dans le muséum.

Le vieux naturaliste accourt, mais, hélas! mais trop tard!... il ne peut que jeter des cris douloureux et superflus : le cacatoès venait d'être happé par le loup. Le monstre déchiquetait avec fureur l'oiseau impassible, et le dévorait comme une proie... Mais bientôt l'animal vorace poussa des hurlements plaintifs : au lieu d'une chair vive et succulente, il ne trouve

qu'un tampon de filasse et de foin... les fils de fer qui tenaient les pattes du cacatoès égratignent cruellement la gueule du loup, qui s'enfuit avec épouvante.

— Dieu! quel malheur! s'écrie Pompéio; mon cacatoès! mon bijou! mon trésor! Ah! ah! ah!

Ses cris étaient si perçants, que Séraphine, effrayée, accourut aussitôt.

— Mon Dieu! dit-elle, qu'est-ce qu'il y a donc?

Pompéio était comme anéanti sur un fauteuil; il s'arrachait les cheveux et se frappait la poitrine. Alors, Séraphine se met à jeter les hauts cris; elle appelle au secours.

Une voix douce, jeune et pleine de frayeur, se fait entendre; une jeune fille accourt : c'est Lorença.

— Ah! Mademoiselle, venez, dit Séraphine

en joignant les mains; M. votre père se trouve mal!... il se meurt!

Pompéio ne disait pas une parole; il avait toujours l'air morne et désespéré. C'est en vain que Séraphine et Lorença cherchent à lui prodiguer des consolations; le vieillard ne veut rien entendre.

Mais soudain, il se fait dans la chambre voisine un bruit affreux : des hurlements d'agonie retentissent.

Pompéio, qui jusqu'alors était resté immobile et comme privé de sentiment, relève aussitôt la tête; il écoute un moment, puis le voilà qui s'élance dans l'autre pièce en criant d'une voix brisée :

— Mon loup! mon loup! mon loup!

C'était le pauvre loup jaune, qui se tordait avec d'horribles convulsions. Dans sa glou-

tonnerie, il avait avalé une partie du cacatoès, et cette peau sèche et creuse, mais saturée d'arsenic, avait produit dans les entrailles du loup un bouleversement général.

Pompéio court à sa bête; il essaie de la soulever, de la prendre dans ses bras; il la flatte, il la caresse, il la console; mais l'animal, torturé par d'épouvantables coliques, ne peut que hurler et glapir.

Séraphine et Lorença, immobiles et muettes devant ce triste spectacle, ne savaient que faire pour consoler Pompéio, lorsqu'un bruit de sonnette, vif et pressé, se fait entendre.

Séraphine court à la porte d'entrée.

C'est un jeune homme, à la figure douce et bienveillante, à la tournure distinguée, qui descend d'une calèche élégante, et qui demande à parler au maître de la maison.

Séraphine hésite d'abord : peut-être Pom-

péio ne sera-t-il pas en état de recevoir; mais n'importe, elle veut prendre tout sur elle : une pareille diversion ne pourra qu'être favorable à la douleur de Pompéio.

Le beau jeune homme est introduit par Séraphine dans la chambre même où le naturaliste, éperdu, tient son loup mourant dans ses bras.

CHAPITRE VII.

Ce jeune homme était Raphaël.

Le marquis de Fontana, qui avait reçu la lettre de Séraphine, s'était hâté d'envoyer Raphaël à Lagny, avec une somme assez considérable.

Le secrétaire du marquis, sachant très-bien

que Pompéio n'accepterait jamais le moindre secours de son frère, avait imaginé un expédient pour tromper l'honnête naturaliste.

Lorença était encore dans la ménagerie, auprès de son père au désespoir; elle essayait, inutilement, de le consoler. Lorsque Raphaël entra, la jeune fille, qui était bien loin de s'attendre à une pareille visite, jeta un cri de saisissement. Ses joues pâlirent d'abord, mais presque aussitôt elles se couvrirent d'une teinte vive et pourpre.

Raphaël, qui la connaissait depuis longtemps, lui adressa quelques paroles de simple courtoisie. La jeune fille y répondit à peine, et sa poitrine haletante révéla son trouble intérieur.

— Monsieur le comte, dit Séraphine à demi-voix en s'approchant du gentilhomme, qui étreignait toujours, avec désespoir, son loup

évanoui. C'est un jeune monsieur qui vous demande; il arrive d'Espagne, ou de quelque part par là; il vous apporte des nouvelles.... et de l'argent, murmura-t-elle d'un air mystérieux.

Pompéio tourne la tête : il n'a pas l'air de comprendre; ses yeux ont une expression d'égarement.

— Que me veut-on? dit-il tout effaré; je ne reçois personne.... Je suis près d'un malade.

— Mais, papa, c'est un monsieur que vous connaissez, répond en balbutiant Lorença.

— Silence! Mademoiselle, dit Raphaël en baissant la voix; que M. votre père ne sache pas qui je suis, autrement tout serait inutile... j'arrive de la part du marquis de Fontana.

Lorença comprit sans doute : elle se tut.

Cependant, le loup râlait toujours dans les bras de Pompéio; celui-ci poussait de gros soupirs à fendre l'ame.

— Eh bien! monsieur le comte, vous ne voulez donc rien entendre? dit Séraphine en s'enhardissant jusqu'à lui poser le bout du doigt sur l'épaule. Monsieur vous apporte des rentes, quelque chose comme des cortès.

— Hein! dit le vieillard d'un air ahuri, qui est-ce qui parle de cortès?

Et il aperçoit Raphaël debout devant lui.

— Oui, papa, monsieur voudrait vous parler, ajoute Lorença d'une voix timide.

Raphaël saluait le vieillard.

Celui-ci enfin, rappelé tout-à-coup au sentiment de la réalité, se lève, et répond au salut de Raphaël par une inclination gravement cérémonieuse.

— Monsieur, dit-il avec solennité, qu'y

aurait-il pour votre service? peut-être venez-vous pour visiter mon muséum.

— Oui, monsieur le comte, justement, répond Raphaël en saluant de nouveau; je sais depuis longtemps que vous possédez un cabinet d'histoire naturelle magnifique, et je sollicite la faveur de le visiter.

— Fort bien, Monsieur, fort bien, dit le comte, flatté dans son amour-propre de naturaliste; je vois à votre air que vous êtes un connaisseur : veuillez donc me suivre. Nous allons commencer par le muséum; nous passerons ensuite à la ménagerie.

Raphaël, qui était fort pressé de retourner à Paris, n'était guère en humeur de visiter une collection d'oiseaux et de serpents empaillés; mais, avant toute chose, il fallait amadouer le vieux gentilhomme et paraître approuver tous ses caprices.

— M. le comte, dit Raphaël, avant de jouir de la faveur dont vous m'honorez, trouvez bon que je m'acquitte d'abord de ma mission : Je vous apporte une certaine somme qui arrive d'Espagne. Vous n'avez pas oublié, sans doute, qu'une maison de banque de Madrid vous a fait perdre, il y a quinze ans, dans une faillite, près de 500,000 francs; depuis ce temps-là, cette maison s'est un peu reconstituée, et, comme elle tient à remplir ses engagements, elle vous envoie un faible à-compte sur la somme due. Voici 10,000 francs en billets de banque que je voue prie de vouloir bien accepter au nom de cette maison.

— Dix.... mille francs, balbutie Pempéio en écarquillant de grands yeux, effarés de surprise. Ah çà ! Monsieur, qui êtes-vous donc? vous allez me rendre fou.

— Monsieur le comte, ce que je fais est tout simple; je suis le correspondant, à Paris, de cette maison de banque, et j'exécute les ordres qu'on me donne. Je sais que vous êtes un naturaliste de grande distinction, et que vous dépensez continuellement de fortes sommes pour vous procurer des individus rares qui manquent à votre collection. Moi aussi, monsieur le comte, je suis un peu naturaliste, et, véritablement, c'est pour moi un grand bonheur de vous apporter des fonds qui vont recevoir un si noble emploi.

— Vous êtes trop honnête, monsieur, dit Pompéio avec force salutations. Vos dix mille francs, je les reçois de bon cœur; mais je peux dire que votre visite m'est encore bien plus précieuse. Ah! Monsieur, les amateurs sont si rares dans le siècle où nous sommes!... il y a tant de gens frivoles, qu'on ne saurait trop

estimer les savants; et quand on a le bonheur de les rencontrer, Monsieur, poursuivit-il, en oubliant tout-a-fait son loup qui se tordait sur le carreau; quand on est assez heureux pour leur ouvrir les portes de son muséum, on doit les saisir, les saisir par les cheveux... comme l'occasion, plutôt que de les laisser échapper. Ainsi donc, je vous trouve; oui, Monsieur, c'est vous qui êtes venu dans ma ménagerie... je ne vous ai pas appelé, moi; vous êtes venu, et je ne vous lâche pas. Oh! oh! vous verrez tout, les trois règnes : animal, végétal, minéral. Mais, d'abord, arrière les profanes! Qu'on nous laisse tout seuls. Allez, ma fille, remontez dans votre chambre et faites de la musique. Quant à vous, Séraphine, ayez l'œil partout; qu'on n'entre pas dans mon sanctuaire, je suis seul avec monsieur pendant trois heures consécutives.

— Pardon, monsieur le comte, dit Raphaël avec un sentiment de terreur, j'ai des affaires très-importantes qui me rappellent à Paris, et je vais être obligé de repartir.

— Bah! bah! vous êtes mon homme et je vous tiens, dit le comte, en entraînant pour ainsi dire Raphaël dans son muséum.

Séraphine essaya de répliquer, mais un geste impérieux lui ferma la bouche. Quant à Lorença, après avoir salué Raphaël avec une expression tendre et mélancolique, elle sortit de la ménagerie, non sans tourner plusieurs fois la tête vers le beau jeune homme.

Pompéio d'Alcaraz amena Raphaël dans son muséum. C'était un horrible fouillis d'oiseaux et de quadrupèdes empaillés, dont la plupart se mangeaient aux vers, et qui tous exhalaient une odeur insupportable. Le vieux naturaliste était le seul, peut-être, à ne point s'apercevoir

de cet affreux parfum, soit qu'il n'eût pas l'odorat d'une finesse extrême, soit qu'il trouvât, dans cet abominable arôme, un mélange de camphre et de putréfaction animale, un certain charme, un fumet délicieux, qui lui chatouillaient les fosses nasales.

Raphaël, en entrant dans cette espèce de charnier, porta vivement son mouchoir à ses narines; il sentait le cœur lui manquer. Alors Pompéio commença fastueusement l'explication de son muséum; et prenant une longue baguette, à l'instar d'un magicien ou d'un *montreur* de lanterne magique, il fit à haute voix la description physique et morale de chaque individu, à plume ou à poil, qui figurait dans sa collection.

Raphaël, que n'intéressait guère un pareil spectacle, aurait bien voulu partir et retourner à Paris, où le réclamait une visite plus

agréable; mais il voyait tant de joie, tant de bonheur dans la physionomie du pauvre vieillard, qu'il n'eut pas le courage de l'interrompre dans s longue énumération zoologique. Pompéio n'avait plus qu'une idée, une ambition : montrer à des connaisseurs et faire apprécier convenablement son muséum. Rouge, haletant, convulsif, il ne savait déjà plus quelle était la personne qu'il tenait furieusement par le bras, de peur qu'elle ne voulût s'échapper. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il faisait admirer ses richesses zoologiques à un savant, à un curieux, et cela seul le réjouissait bien plus que les dix mille francs qu'il venait de recevoir. D'ailleurs, Pompéio d'Alcaraz n'avait pas une tête fort solide, comme on a pu s'en convaincre; il avait oublié complétement la quotité de la somme, la

maison de banque, tout, jusqu'à sa profonde indigence, jusqu'à la mort de son loup.

— Voyez, Monsieur, disait-il avec emphase en brandissant sa baguette; voyez ce noble oiseau, blanc comme la neige! C'est l'oiseau de Vénus, c'est le cygne norwégien, le cygne sauvage qui vole par troupes, et dont les ailes font retentir l'espace d'un bruit fort, mais doux et fluté comme le son d'un harmonica.

— C'est un oiseau magnifique, dit Raphël que serre toujours la main osseuse du naturaliste.

— Ici, Monsieur, continue Pompéio en haussant la voix, vous apercevez le chacal d'Afrique, animal extraordinairement vorace; il suit les armées, dit Buffon, et dévore les cadavres. N'ayez pas peur, Monsieur, il est empaillé!... A votre gauche, c'est la dépouille

d'un chat sauvage de la grande espèce, voisine de la panthère, par les taches noires qui parsèment sa fourrure jaunâtre. Cet animal, Monsieur, est aussi d'une voracité scandaleuse. J'ai tout lieu de croire, d'après mes nombreuses observations, que ce chat féroce est la fameuse once de Buffon ; cette once qui n'a pas été revue depuis le grand naturaliste, et dont l'existence est même fabuleuse pour certains savants.

L'exaltation du vieillard augmentait à chaque parole ; ses joues pâles et creuses s'étaient vivement enluminées ; ses yeux ternes et gris lançaient maintenant des flammes.

— Plus loin, Messieurs, continua le naturaliste, qui, dans son hallucination, croyait s'adresser à plusieurs personnes, vous admirez un grand écureuil des Indes, au ventre jaune d'or ; un chat de Malabar, à pelage gris-

perle; un sanglier mâle, de la même côte; observez bien, Messieurs, dit-il en agitant sa baguette comme un sceptre, observez bien qu'il diffère essentiellement du sanglier d'Europe. Veuillez encore, je vous prie, rendre hommage, en passant, à une sarigue femelle, à un véritable chien de Cuba. Maintenant, Messieurs, contemplons la singerie : une guenon grivet, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de vous détailler. Mais prosternons-nous principalement devant l'antilope à quatre cornes : elle est femelle et n'a jamais été vue vivante dans nos climats. Enfin à votre gauche, c'est un cerf-cochon mâle, espèce très-rare, dont la France ne possède que deux individus empaillés : le mien et celui du Jardin du Roi. Ici, Messieurs et mesdames, reprit avec plus d'exaltation Pompéio, qui s'imaginait parler à toute une assemblée, nous

vous offrirons une rareté de macaque très-précieuse; M. Cuvier donnerait une de ses mains pour avoir cet individu.

Raphaël, toujours serré convulsivement par le vieillard, faisait tout son possible pour témoigner son enthousiasme avec une foule d'exclamations laudatives. Néanmoins, il commençait à trouver la description un peu minutieuse, et se creusait la tête pour imaginer un moyen de partir. Le vieillard le tenait toujours plus fortement, et, brandissant avec orgueil sa baguette, il avait l'air d'un nécroman qui va faire une évocation infernale, au milieu des goules, des psylles, des vampires et des monstres de toute espèce.

— Nous allons maintenant, dit Pompéio d'une voix aigre et criarde comme celle d'un commissaire-priseur, nous allons passer à la

famille des oiseaux. Le grand duc, ainsi nommé...

— Pardon, Monsieur le comte, dit Raphaël avec courtoisie, il faut absolument que je vous quitte : des affaires d'une extrême importance m'appellent, et je craindrais...

Pompéio, interrompu soudain dans sa nomenclature, toisa Raphaël des pieds à la tête; en même temps il promenait les yeux autour de lui, fort étonné de ne trouver personne autre que le jeune homme.

— Ah çà ! tout le monde est donc parti? dit-il; voilà donc comme on aime l'histoire naturelle? Ah! Monsieur, ajouta-t-il en secouant la main de Raphaël avec une tendre vivacité, comme j'avais bien raison de vous dire tout-à-l'heure que les vrais connaisseurs sont rares, car enfin de tout ce monde, vous êtes le seul qui reste!...

— Et je resterais bien d'avantage, M. le comte, si ma présence n'était pas indispensable à Paris; mais on m'attend, j'ai d'autres remboursements à faire pour cette maison de banque de Madrid.... Excusez-moi, je vous en conjure.

Et saluant Pompéio, il sortait du muséum, quand Séraphine parut aussitôt à la porte.

Pompéio était dans l'ivresse, il venait enfin de rencontrer un connaisseur dans toute la force du terme, un naturaliste selon son cœur.

— Monsieur, dit-il avec une étrange animation, je ne vous laisserai partir que si vous me promettez de revenir bientôt à Lagny. Je vais avoir dans une huitaine, un guépard, deux gerboises, deux hoccos, des catrocas, des Pénélopes, et, je l'espère, Monsieur, un édicnème de la Guadeloupe.

— Je serai très-flatté, Monsieur, dit Raphaël en saluant; soyez sûr que bientôt...

— Oui, oui, dit Séraphine en hochant la tête avec une expression malicieuse, les dix billets de mille francs y passeraient encore, mais j'y mettrai bon ordre : on paiera d'abord le boucher et le boulanger.

Cependant, Pompéio voulut reconduire jusqu'à la porte Raphaël, qui faisait tout au monde pour le retenir.

Lorença était accoudée sur l'appui de la fenêtre, elle paraissait mélancolique et pensive. Tout-à-coup, Raphaël lève machinalement la tête, et ses yeux rencontrent les yeux tristes et passionnés de la jeune fille; il se sent pris d'un tremblement involontaire; son cœur bat violemment dans sa poitrine.

Raphaël salue, en rougissant, Lorença, qui lui répond aussitôt par une inclination de

tête : elle était rouge elle même et tout embarrassée.

Quant à Séraphine, elle voulait à toute force témoigner sa joie et sa reconnaissance à Raphaël Oubliant toute prudence, toute circonspection, elle saisit vivement la main du jeune homme, et lui dit avec entraînement :

— Monsieur, Monsieur, je vous en supplie, remerciez pour nous M. le marquis de Fontana : ses dix mille francs nous viennent comme une bénédiction.

— Le marquis de Fontana! dit sourdement Pompéio en portant la main à son front : c'est donc lui?...

Alors il a compris toute la vérité; cette maison de banque, cette feinte restitution,

tout cela n'est qu'un machiavélisme de son frère, pour l'humilier.

— Monsieur, dit-il d'une voix tremblante, en tirant de sa poche le paquet de billets de banque que lui avait donné Raphaël, reprenez cet argent, vous pouvez le rendre à son maître. Dieu merci, je ne demande pas l'aumône.

— Mais, M. le comte...

— Non, non, non, je n'en veux pas. Que M. le marquis distribue ses largesses aux révolutionnaires, moi, je ne suis pas républicain; je suis naturaliste, mais avant toute chose, Monsieur, je suis l'ami du trône et de l'ancien régime! Je vous en prie, ne remettez plus le pied dans cette maison; vous n'êtes pas un amateur d'histoire naturelle, mais un suppôt, un émissaire. Allez! allez!

Et comme Raphaël n'étendait pas la main pour reprendre les billets de banque, Pompéio les lança dédaigneusement au milieu de la cour.

— Allez dire, continua-t-il d'un ton superbe, allez dire au marquis de Fontana que je ne veux point de ses largesses... Je suis pauvre, c'est vrai, mais n'importe !... il n'y a personne ici, ni ma fille, ni Séraphine, pas même un de ces innocents animaux qui voulût mordre au pain de la félonie et de la trahison.

Raphaël ne savait trop que dire au vieux lunatique. Séraphine, profitant avec adresse d'un moment où Pompéio ne pouvait l'apercevoir, ramassa brusquement le paquet de

billets de banque, et le mit dans une poche de son tablier.

Pompéio, terrible et majestueux, venait d'ouvrir avec colère la petite porte donnant sur la ruelle; d'un geste il faisait signe à Raphaël de sortir au plus vite.

Lorença qui, toujours appuyée sur sa fenêtre, ne pouvait savoir ce dont il s'agissait, descendit avec inquiétude; elle comprenait bien que son père était irrité : mais pourquoi? Voilà ce qu'elle ne pouvait savoir.

— Sortez, Monsieur, je vous en prie, dit tout bas Séraphine à Raphaël; j'ai les billets de banque dans ma poche : il n'a rien vu.

Raphaël, voyant enfin que la générosité du marquis de Fontana ne serait pas vaine, crut

de voir sortir immédiatement, sans essayer davantage de faire entendre raison à un homme atteint de folie.

CHAPITRE VIII.

SOUS LES ORMES.

Le marquis de Fontana était gravement malade. Personne, excepté madame de Courtalis et Raphaël, ne pouvait approcher de lui. Cependant, les nombreux amis et les connaissances de M. de Fontana venaient continuel-

lement pour savoir de ses nouvelles ; mais la réponse était toujours la même :

— M. le marquis n'est pas plus mal.

Madame de Courtalis était dans une agitation extrême ; elle paraissait morne et préoccupée. La seule personne avec laquelle elle fit de longues conversations, c'était le médecin du marquis, M. Germot.

Antonio, le vieux et fidèle domestique de M. de Fontana, semblait en proie à une grande tristesse ; il était sombre et pensif ; on aurait pu même voir, de temps à autre, de grosses larmes qui ruisselaient le long de ses joues.

Quant à Melchior, l'autre domestique de confiance, il paraissait aussi fort agité : par moments, il poussait de gros soupirs, et se frottait les yeux du revers de sa main, comme pour essuyer une larme ; mais, avec quelque observation, on aurait vu sans peine que

ses paupières demeuraient complètement sèches.

Plusieurs fois, Melchior avait eu des conversations courtes et mystérieuses avec madame de Courtalis. Antonio, qui les épiait avec une jalousie inquiète, avait plusieurs fois entendu, comme à la dérobée, des mots vagues, sinistres, des lambeaux de conversation équivoque; et le vieux domestique secouait la tête en disant :

— Les choses vont mal! nous aurons des malheurs.

C'était un soir, M. de Fontana, après avoir passé une journée pleine de fièvre et d'exaltation, était soudainement tombé dans une torpeur profonde. Une vieille femme nommée Madeleine, qui, depuis fort long-temps, servait de garde-malade au marquis, le veillait nuit et jour, avec un zèle extrême; mais ma-

dame de Courtalis, qui paraissait porter beaucoup d'intérêt à cette femme, lui avait dit plusieurs fois d'aller prendre du repos, tandis qu'elle, madame de Courtalis, veillerait près du malade.

La soirée était belle et sereine; un vent tiède et caressant secouait les feuillages; et le croissant de la lune, découpé dans un ciel pur, faisait trembler ses rayons bleuâtres à travers les branches frémissantes. Le rossignol chantait mystérieusement dans les taillis. C'était bien là une soirée charmante et amoureuse, telle que Roméo et Juliette l'eussent souhaitée, pour se faire leurs confidences élégiaques et poétiques.

Dix heures sonnaient aux pendules; un grand silence régnait dans l'hôtel Fontana. Comme on n'attendait plus de visites, presque tous les domestiques commençaient à se re-

tirer dans leurs chambres; Antonio seul, Melchior et la garde-malade veillaient.

L'appartement de madame de Courtalis était situé au premier étage; M. de Fontana occupait le rez-de-chaussée; un petit escalier tournant communiquait de l'appartement de madame de Courtalis dans l'appartement du marquis. Une porte masquée et presque imperceptible s'ouvrait pour madame de Courtalis toute seule dans la chambre à coucher du vieillard.

Il n'y avait guère plus de cinq minutes que dix heures étaient sonnées : madame de Courtalis, enveloppée d'un peignoir, quitte sa chambre et descend l'escalier tournant; elle est pâle, agitée, convulsive; elle descend avec précaution en retenant son souffle. De temps à autre, elle met une main sur sa poitrine, elle écoute avec anxiété. Enfin, elle arrive

jusqu'à la porte qui conduit à l'appartement du marquis; elle prête l'oreille, et, les deux mains sur ses genoux, la tête courbée et tremblante, elle se demande si le grand projet sera effectué cette nuit-là.

Le silence était profond et morne; néanmoins, à travers la porte, on pouvait entendre entre le balancier monotone de la pendule, la respiration rauque et pénible du malade, les ronflements sonores de la garde endormie.

Tandis que madame de Courtalis écoutait de la sorte, absorbée dans ses réflexions, un bruit se fait entendre à l'étage supérieur. Elle écoute; elle remonte plusieurs marches; puis enfin, ayant cru entendre une voix qu'elle connaît, elle monte l'escalier précipitamment. Quelle est sa surprise! elle trouve face-à-face avec Melchior.

— Melchior, dit elle d'une voix tremblante, que me voulez-vous?

— Madame, je suis tout à votre service, dit Melchior avec une expression indéfinissable. Je crois le moment bon... vous n'avez qu'une parole à dire, et...

— Non, Melchior, je dois encore attendre; c'est une position affreuse que la mienne.... Je ne sais pas à quoi m'en tenir.

— Madame, répond Melchior d'une voix basse et saccadée, il n'y a rien de plus simple... le malade est condamné par tous les médecins: il paraîtrait que l'apoplexie et la paralysie menacent de toutes parts. Ainsi donc, avec un peu de hardiesse...

— Non, Melchior, je ne suis sûre de rien; il faut attendre.

— Madame, je suis complètement à vos ordres; ce que je vous en dis n'est que pour

vous prouver mon zèle. Je viens tout exprès pour cela.

— Merci, Melchior. Je vous connais maintenant. Je sais que je puis compter sur vous dans l'occasion. Mais j'ai bien des choses à faire encore; mon projet n'est pas mûr. Adieu! je ne veux pas qu'on nous voie ensemble.... Antonio nous épie. Allez, Melchior.

— Oui, Madame, je comprends, dit Melchior avec un sourire équivoque. Le fait est que ce misérable Antonio nous espionne du matin au soir. C'est égal! je lui en ferai voir de rudes... J'ai plus d'esprit que lui. Adieu donc, Madame! comptez sur moi.

Melchior remonte brusquement l'escalier et disparaît.

Madame de Courtalis avait son projet bien arrêté. Elle monte à l'étage supérieur et frappe à la porte de Raphaël. Aucune réponse.

Cinq minutes se passent, madame de Courtalis sonnait toujours, et frappait d'une main tremblante. Elle ne peut comprendre un pareil silence. Raphaël doit l'entendre, il doit la reconnaître. Elle sonne encore, et frappe, elle appelle... rien.

— Non, pense-t-elle, il n'est pas chez lui; c'est impossible. D'après notre dernière conversation, il aurait dû m'attendre et m'ouvrir.

Il était alors près de onze heures.

Madame de Courtalis, convaincue que Raphaël n'est pas chez lui, descend avec précipitation dans le jardin; elle parcourt les allées du parterre, et s'enfonce dans le parc.

C'était une soirée magnifique, un ciel gris de perle : la lumière de la lune filtrait vaporeusement dans les feuillages.

Madame de Courtalis marche avec rapidité :

à chaque instant elle tourne la tête, elle regarde; ses yeux ont l'air de chercher quelqu'un.

Les allées du parterre étaient vides. Personne.

Elle marche à grands pas vers le parc. Alors régnait un profond silence qui n'était interrompu que par ce bruit faible et mystérieux des feuilles caressées par le vent. Paris se taisait, tous les bruits de la grande ville s'endormaient peu à peu; ce n'était plus qu'un murmure, un bruit faible et mourant, comme celui des vagues sur les rochers lointains.

Madame de Courtalis continue sa promenade dans le parc. L'obscurité était profonde. On aurait pu se croire dans une vaste et ombreuse forêt. Alors qui pourrait dire le monologue étrange et fatal qui retentissait au

cœur de madame de Courtalis?. . c'était un mélange de pensées cruelles et douces, sombres et lumineuses : tour-à-tour elle croyait entendre les vagissements doux et frêles d'un enfant nouveau-né, et la voix douloureuse et râlante d'un vieillard qui meurt.

Cependant, madame de Courtalis avançait toujours d'un pas rapide et fébrile dans les allées ténébreuses; sa course durait depuis longtemps : elle était harassée, elle s'assied sur un banc de pierre. Rien de plus morne que le silence qui régnait autour d'elle. La seule chose qu'elle entendît, c'étaient les battements de son cœur, le bruit de sa respiration.

Soudain elle entend marcher derrière elle : c'est un pas lent et grave qui s'arrête, et, de temps à autre, marche dans les feuilles sèches.

Elle écoute, le bruit continue.

Madame de Courtalis, qui prête l'oreille, entend ceci :

— Oh dieu ! n'avoir aimé qu'elle au monde, et mourir sans avoir été aimé !...

Madame de Courtalis a reconnu cette voix, elle se lève, elle marche au-devant de celui qui parle. Cette allée d'ormes était sombre, enveloppée d'épaisses ténèbres : néanmoins, madame de Courtalis qui était vêtue de blanc, avait une forme apparente, Raphaël la reconnait aussitôt.

— Vous! madame, vous ici !...

— Je vous cherchais , monsieur, dit - elle d'une voix brisée.

— Oh ! s'il était possible!

Et déjà Raphaël a pressé contre son cœur la main de madame de Courtalis.

— Que faites-vous, monsieur?.... dit-elle, vous êtes dans une agitation !...

— Oh oui! je ne peux plus vivre, je pense à vous, je vous cherche!

— Moi ! monsieur, répond-elle d'un air moqueur et dégagé. C'est pour rire sans doute, et le moment est mal choisi... M. de Fontana est fort malade.

— C'est vrai, madame, ah! vous me rappelez à la réalité, sans vous je pouvais oublier peut-être... mais non, je me rappelle... vous êtes là... C'est vous, madame.

— Raphaël ! quelle exagération de sentiments! quel trouble.... Jamais, en vérité, je ne vous ai vu de la sorte.

— Ah! madame, si vous saviez..., dit-il, en lui pressant les mains dans les siennes avec adoration; je ne puis plus vivre, j'aime... il faut que j'aime... Oh! je suis perdu!

— Raphaël! que me dites-vous? c'est étrange!... Vous perdez la tête?

— Oh non! mais le cœur....

— Quoi! Raphaël, dit madame de Courtalis avec une inflexion presque railleuse, quoi! cette jeune personne qui n'est ni bien ni mal et qui a tout simplement ce qu'on appelle vulgairement la beauté du diable, vous aurait rendu fou?... Oh! franchement, pour un homme d'esprit, vous êtes bien à plaindre; et je n'aurais jamais cru que vous... vous, Raphaël....

— Madame, ayez pitié de moi, ne me raillez point, je vous en conjure... Oh! je suis malheureux! si vous saviez...

— Comment donc, malheureux? dit madame de Courtalis avec un sourire quelque peu sardonique; véritablement, je ne vous comprends pas. Quoi! une jeune personne vous aime, blonde et charmante. Elle vous adore, elle est

folle de vous, elle ne peut vivre sans vous!... et voilà que maintenant vous êtes malheureux, vous poussez des soupirs? Oh! Raphaël, je vous jure que vous n'êtes point du siècle.

— Madame, dit Raphaël, dont les membres frissonnaient horriblement; oh! vous vous moquez, et c'est horrible!... Vous savez pourtant ce que je souffre, vous savez tout ce qu'il y a de torture et de remords au fond de mon ame, et vous pouvez railler, vous avez la force de rire! Oh madame!...

Madame de Courtalis se taisait. Par bonheur la nuit était sombre, on n'aurait pu distinguer nettement la physionomie de cette femme. Raphaël se taisait aussi : cependant ils marchaient l'un et l'autre bras dessus bras dessous, et leur respiration était vive et fébrile.

Ils n'étaient plus alors qu'à une faible dis-

tance de l'hôtel. Raphaël sentait toujours tressaillir contre sa poitrine le bras de cette femme qu'il adorait. Quelques minutes se passent dans un profond silence. Enfin, comme Raphaël ne parlait plus, madame de Courtalis prend la parole, et dit avec un accent vif et agité :

— Raphaël, vous n'êtes pas franc avec moi, vous ne me dites pas ce que vous éprouvez au fond du cœur...

— Moi, madame, oh! pouvez-vous le croire?

— Oui, j'en ai la conviction, vous me trompez.

— Eudoxie! Eudoxie!

Raphaël n'en dit pas davantage, il demeure tout-à-coup comme frappé de mutisme : madame de Courtalis garde aussi le silence. Ils marchaient toujours côte-à-côte, bras dessus bras dessous.

La respiration de Raphaël était fiévreuse et coupée.

— Raphaël! qu'avez-vous? dit madame de Courtalis dont la main pressait faiblement celle du jeune homme.

— Oh! je souffre!...

— C'est que vous pensez à elle!... vous l'aimez donc bien?

— Moi! pouvez-vous le croire?

— Oh oui! je le crois, car depuis bien longtemps vous ne me parlez que d'elle... Vous avez beau faire, c'est toujours sa beauté, l'éclat de ses yeux, son sourire, qui vous occupent, qui vous enlèvent... Oh! cette femme! elle est donc bien belle? mais surtout elle est bien heu-

reuse d'être aimée par vous, par un jeune homme au cœur chaud et passionné. Oh! qu'elle est heureuse cette femme! qu'elle est heureuse!

En parlant ainsi, madame de Courtalis tremblait de tous ses membres. elle avait la main sur son cœur. Elle serait tombée sans connaissance et pâmée, si Raphaël ne l'eût soutenue dans ses bras.

Raphaël était sans force, il tenait toujours pressée contre sa poitrine, cette femme qui le regardait d'un air doux et mourant. Alors un rayon de lune venait de tomber sur le visage pâle de madame de Courtalis.

— Oh! s'écrie Raphaël, dont les idées se confondent, je suis à toi! je t'aime!...

— Oh! tu m'aimes! si c'était vrai!...

— Eudoxie! Eudoxie!

— Mais non, ce n'est pas moi que tu aimes, c'est l'autre. Je ne suis plus jeune, moi! j'ai trente ans passés, je suis une vieille femme, je ne ne suis plus belle... Oh! tu ne m'aimeras jamais!

— Je t'aime! je t'aime! s'écrie Raphaël en tombant à genoux; oh! je n'aimerai jamais que toi!

— Non, tu veux me tromper, c'est elle que tu aimes, Raphaël!.. Elle est jeune, elle est fraîche, elle est blonde... et moi, je te le répète, je suis vieille!

Raphaël est à genoux, il prie, il conjure, il s'écrie :

— O ma vie! ô mon ame! ô mon amour!

est-ce que tu peux le croire?.. moi! j'aimerais une autre femme! moi qui t'ai vue! moi qui t'aime! moi qui ne peux vivre sans toi.

Il était toujours à genoux, les bras étendus, la tête rejetée en arrière : Eudoxie, ivre et demi pamée, le pressait convulsivement contre sa poitrine. La lune alors rayonnait dans toute sa splendeur, ses rayons tombaient sur eux, clairs, éblouissants. Raphaël, éperdu d'amour, entrevoyait, comme dans un torrent de lumière, Eudoxie, belle, amoureuse, adorable comme jamais il ne l'avait vue!

L'allée où ils se trouvaient alors, était ombreuse et pleine de mousse : Raphaël n'avait pas la force de parler, et madame de Courtalis penchée dans ses bras, avait cette expression ineffable et charmante que rien ne peut rendre,

que tous, tant que nous sommes, une fois au moins dans notre existence nous avons vue ou rêvée.

Rien de plus profond que le silence, rien de plus profond que les ténèbres... c'était alors une nuit complète, et une absence de tout bruit.

Raphaël, toujours agenouillé, s'écrie soudainement :

— Je t'aime! oh! si tu savais combien je t'aime! Non, rien, rien n'est semblable à mon amour.

— Raphaël! Raphaël!

— Eh bien! tu veux me fuir? Eudoxie, je t'en conjure!...

— Ah! Raphaël, voudrais-tu mon malheur? ma honte! Voudrais-tu ma mort?

Il l'étreignait toujours, palpitante et pâle, contre sa poitrine.

— Raphaël, par tout ce qu'il y a de plus sacré! oh! je t'en supplie, aie pitié de moi!

— Eudoxie, mon amour! mon ange! tu ne veux donc pas m'aimer? tu veux donc que je meure?...

— Oh non! oh! vis, Raphaël; mais grâce!.. Tu vois bien que ce serait horrible!... Tu as la force.

— Oh! Eudoxie, tiens, je t'aime!.. je rampe à tes genoux. Que veux-tu? c'est plus fort que moi... je t'aime! il faut que tu m'appartiennes. Oh! songes-y donc. Il y a des jours, il y a des mois, il y a des années que je t'aime. Non, c'est affreux! je me tords la nuit. Les jours, oui, depuis le matin jusqu'au soir, je me

frappe la poitrine; je m'arrache les cheveux; je t'appelle. Oh! Eudoxie, je t'aime! Que veux-tu que je fasse, si tu ne m'aimes pas?... Eudoxie, tu es la beauté, tu es l'amour comme je l'ai compris. Oh! pitié! je meurs!.... Viens dans mes bras!

Madame de Courtalis était presque vaincue; elle résistait encore, mais faiblement.

— Oh! Raphaël, s'écrie-t-elle avec un déchirement de voix, ce serait bien affreux, songes-y donc. C'est ton protecteur... c'est ton père!

— Mon père!... s'écrie Raphaël.

Et il tombe prosterné, le front dans ses mains.

Madame de Courtalis fait quelques pas en

avant. Elle cherche même à se cacher dans l'ombre d'une allée tortueuse; mais presque aussitôt, lorsqu'elle est debout, immobile et muette derrière un buisson, Raphaël l'aperçoit. Il court à elle et la saisit dans ses bras frénétiquement. Il l'emporte, il l'entraîne dans les ombres d'un taillis.

— Pitié! pitié! Oh! n'abuse pas de ma faiblesse, Raphaël! s'écrie madame de Courtalis, les mains jointes et suppliantes. Je suis à toi, tu le vois bien... mais pas de fureurs, pas de violences!

Raphaël se jette à genoux; il implore.

— Mais non! tu vois bien, Eudoxie, dit-il, tu vois bien que je ne veux pas employer la force. Je t'aime!...

En même temps, Raphaël tombe le front

sur la terre, les mains jointes, et demeure immobile.

Soudain madame de Courtalis, qui était près de lui, prend la fuite et cherche à disparaître dans les massifs.

Mais presque aussitôt Raphaël, averti par un instinct mystérieux, se redresse et court. Il se dirige tout justement, dans les ténèbres, vers l'allée qu'a prise madame de Courtalis.

— Ah! c'est toi, Eudoxie!... je te retrouve, dit-il d'une voix haletante. Tu veux donc me fuir?

Madame de Courtalis, qui, jusqu'alors, tremblante et glacée, cherchait à conjurer la colère de Raphaël, sentant bien qu'elle est

dans ses bras, faible, seule et palpitante, s'écrie :

— Raphaël, va-t'en! Tu ne m'aimes pas; tu ne m'as jamais aimée... Va trouver Lorença, la nièce du marquis.

— Lorença, que veux-tu dire?

— Je dis que tu l'aimes. Je dis que cette femme est jeune et belle, et que moi, je ne puis l'empêcher de t'aimer, d'être aimée.... Va-t'en!

— Eudoxie, tu veux donc me désespérer? Ah! je te comprends. Tu viens de me nommer un nom qui m'éclaire. Eudoxie! je te le jure! cette femme, je ne l'aime pas! je ne l'ai jamais aimée!... je ne l'aimerai jamais.

— Raphaël, tu me trompes, je sais les projets du marquis; je sais qu'un mariage est résolu entre toi et Lorença.

— Jamais! jamais!

— Raphaël, pourquoi vouloir me cacher une chose qui n'est obscure à personne aujourd'hui? Le marquis de Fontana, qui se sent malade, qui t'aime, a résolu de t'unir à la fille de son frère, à Lorença d'Alcaraz. Tu le sais toi-même... Vas-y donc... — Pourquoi viens-tu me parler d'amour? C'est vouloir railler.

— Eudoxie, c'est toi qui me brises le cœur! c'est toi qui railles!.. Je n'aime personne, tu le sais bien. Je n'aime que toi. Oh! c'est trop cruel! Pourquoi donc me parler de Lorença?

Je ne puis l'aimer. Mon cœur est à une autre : il est à toi! je t'aime! et je veux que tu m'aimes!

En même temps, il prend Eudoxie dans ses bras convulsifs et la couvre de baisers ardents. Elle crie; elle se débat; elle sanglote.

— Non, Raphaël, non, je ne serai jamais à un homme qui aime une autre femme!... Adieu! laisse-moi.

Et, pleine de force et d'énergie, elle s'échappe des bras de Raphaël; elle court dans les taillis obscurs, et disparaît.

Raphaël, dont le cœur palpite avec violence, dont les tempes battent fureusement, demeure un instant immobile, presque fou; ses yeux se promènent de toutes parts; il ap-

Eudoxie. Il se lève enfin, et marche aveuglément dans l'ombre. Il appelle encore et personne ne lui répond. Il est seul, égaré, tremblant, dans les ténèbres.

CHAPITRE IX.

C'était le lendemain de cette scène violente et passionnée. Raphaël n'avait point quitté sa chambre. Madame de Courtalis était dans une agitation excessive. Cependant, comme la maladie du marquis de Fontana devenait plus

sérieuse, les visites et les cartes augmentaient chaque jour. A tout le monde, madame de Courtalis faisait répondre que la santé du marquis n'était pas plus mauvaise; c'était là sa réponse habituelle et invariable : quelques personnes même en avaient fait la remarque. On se livrait à mille conjectures sur le silence mystérieux qui régnait dans l'hôtel Fontana.

Comme les nouvelles du marquis étaient fort alarmantes, les domestiques, qui lui portaient une vive affection, s'abandonnaient à la tristesse. Antonio, surtout, ne pouvait se consoler; et, du matin au soir, il fondait en larmes. Melchior faisait bien aussi tout son possible pour affecter un air de profond désespoir; mais il n'y parvenait guère : un observateur aurait pu lire dans ses petits yeux,

ronds et gris, une expression de malice et de joie profonde. Antonio, qui était le meilleur homme, le plus simple de la terre, ne se piquait pas d'être grand observateur; mais, un soir que la réponse du médecin était plus sinistre, il crut lire dans les yeux de Melchior une satisfaction qui lui fit bouillir le sang dans les veines.

Antonio, appelé par la sonnette de son maître, se disposait à entrer dans l'appartement du marquis. Melchior se présente à lui soudainement.

— Où allez-vous? dit Antonio.

— Je vais où l'on m'appelle.

— Mais ce n'est pas vous, c'est moi.

— Qui vous dit cela, Monsieur Antonio? la sonnette sonne pour tout le monde.

— Possible, Monsieur Melchior, réplique Antonio les dents serrées; mais quand on m'appelle j'accours... Je n'aime pas les intrus.

— Les intrus! vous êtes bien étrange, Monsieur Antonio. Parce que M. le marquis vous aime beaucoup, vous vous permettez des expressions très-inconvenantes.

— Possible encore, dit Antonio d'un air fat et superbe. Toujours est-il que je sais mon devoir, et que je n'aime pas qu'on vienne se mettre entre l'arbre et la cognée.

— Eh! eh! Monsieur Antonio! vous le prenez sur un ton fort drôle. C'est vrai, vous êtes le plus ancien dans la maison; mais ce n'est pas un motif pour qu'on vous obéisse et qu'on vous respecte.

— Je n'ai pas besoin de votre respect,

Monsieur Melchior, dit Antonio qui frémissait des pieds à la tête : son col de chemise allongé, menaçant, avait l'air d'une flèche dirigée contre son ennemi.

Il avait la bouche dédaigneuse, l'œil fixe et railleur, la poitrine bombée et saillante comme un athlète qui va combattre. Pour Melchior, il se tenait les bras croisés, dédaigneux et amer. Sa mise etait soignée et presque fashionable : on n'aurait jamais dit que c'était un valet-de-chambre.

La pièce où ils se trouvaient pendant leur dispute, était un petit salon précédant la chambre à coucher du marquis de Fontana.

Cependant la sonnette retentissait toujours, et Antonio, malgré son habitude de ponctualité domestique, demeurait toujours immobile en face de Melchior

— Je ne sais pas ce que vous avez, Monsieur Melchior, dit Antonio en tirant son foulard à larges carreaux rouges et se mouchant avec force, vous faites absolument comme si vous étiez le maître de la maison.

— Eh non! répond Melchior d'un ton tranquille et sardonique, je sais fort bien que je ne suis qu'un pauvre valet-de-chambre, mais ce n'est pas à vous, Monsieur Antonio, de me faire des reproches. Je connais fort bien mon devoir... Vous faites ici le maître, vous, et franchement je ne suis pas à vos ordres, à votre solde.

Antonio demeure un instant stupéfié, il regarde Melchior avec une expression de haine.

— Ah! dit-il, en raidissant le poing, vous êtes ici par la volonté d'une femme! vous la soutenez, elle!... Quant à mon maître, vous êtes son ennemi.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! oh! ce que je veux dire est très-facile à comprendre. Cette femme vous appuie, elle vous seconde en toutes choses, et vous êtes son esclave : elle n'a qu'une parole à dire, et vous approuvez, vous!

— Monsieur Antonio, vous êtes un homme inconcevable, dit Melchior avec une expression de colère moqueuse; en vérité je n'ai jamais vu personne aussi jaloux que vous. Parce que depuis des années vous êtes dans la maison du marquis, vous croyez que vous êtes le maître, que nous devons vous obéir?...

Non, Monsieur, non : pour M. le marquis, à la bonne heure! qu'il nous donne des ordres, c'est fort bien! nous sommes là pour agir; mais, en définitive, vous n'êtes qu'un domestique comme nous tous,... et parce que vos cheveux sont grisonnants, ce n'est pas une raison pour qu'on soit à votre service. Que diantre! chacun est libre ici : la Charte luit pour tout le monde.

Antonio était muet. Sa colère est si forte d'abord, qu'elle ne peut éclater : elle se comprime et s'étouffe à l'intérieur.

La sonnette du marquis retentissait toujours. Antonio, qui n'était plus qu'à quelques pas de la porte, aurait bien voulu rompre cette conversation qui l'exaspérait; mais c'était impossible : un sentiment de colère et de ja-

lousie inexprimable l'enchaînait à la même place.

— Ah! ah! dit-il, Monsieur Melchior, vous parlez comme cela parce que vous savez que vous êtes soutenu. Oui, c'est madame de Courtalis... mais n'importe! elle a beau faire tout ce qu'elle voudra, jamais mon maître, mon respectable maître ne tombera dans ses piéges.

Melchior ne fait aucune réponse; il éclate d'un rire âcre et mordant.

— Eh! eh! Monsieur Antonio, vous n'êtes pas dans votre bon sens, en vérité : qui vous parle de faire tomber M. le marquis dans un piége? Que diable! on est attaché comme vous à M. le marquis; on donnerait certainement deux ou trois de ses propres membres

pour lui rendre la santé; mais ce n'est pas une raison pour qu'on pousse des cris, pour qu'on joue le dévouement de la sorte. Allez, allez, c'est pitoyable, Monsieur Antonio : vous vous donnez beaucoup de mal pour avoir une succession qui vous échappera, c'est moi qui vous le dis.

Antonio regarde un instant Melchior, sans rien dire. Il y a dans toute sa physionomie un air d'indignation et de mépris qu'on ne pourrait s'imaginer.

— Misérable! dit-il, qui vous parle de succession? croyez-vous donc qu'on aime les gens seulement pour l'intérêt? Ah! vous faites bien voir que votre ame est vile et basse; que vous n'êtes qu'un mercenaire.

— Mercenaire vous-même, dit Melchior en

repoussant avec rudesse Antonio qui l'avait touché. J'aime, tout comme vous, M. le marquis; je lui suis dévoué, certes, mais enfin je ne veux pas être un esclave, un chien couchant.

— Vous l'êtes pourtant, Monsieur Melchior, réplique Antonio en se croisant les bras. Il y a dans cet hôtel une femme qui sait vous faire obéir, et vous êtes son esclave...

— De qui donc voulez-vous parler ?

— Eh! vous le savez bien : de madame de Courtalis.

Une porte s'ouvre : madame de Courtalis paraît, pâle et agitée.

— Plus loin, Messieurs!... dit-elle d'une

voix tremblante, vous empêchez M. le marquis de reposer.

Antonio secoue la tête d'un air mélancolique et désespéré, puis il s'éloigne. Melchior échange avec madame de Courtalis un regard d'intelligence.

Madame de Courtalis était rentrée dans la chambre à coucher du marquis. Assise près de son lit, elle le considérait, la tête basse, les mains croisées. M. de Fontana reposait lourdement; de temps à autre il ouvrait à demi les yeux, et prononçait quelques paroles vagues et confuses.

— Mon ami! que voulez-vous? dit madame de Courtalis en lui prenant la main.

— Ah! c'est vous, Eudoxie!... Je souffre.

— Mais ce n'est rien; quelques jours encore, et vous serez comme auparavant : plein de force et de santé.

— Non, non, Eudoxie! je n'en reviendrai jamais... Je suis là sur mon lit de mort!

—Quelle folie! Vous avez, sur ma parole, le cerveau le plus exalté... Parce que vous êtes un peu malade, vous vous imaginez tout de suite que vous êtes un homme mort. Ce n'est pas raisonnable, ce n'est pas digne d'un homme comme vous.

— Hélas! hélas! j'ai pourtant du courage! Dieu m'est témoin que j'ai du courage!

Et le vieillard pleurait abondamment en joignant les mains.

Depuis quelques instants le silence ré-

gnait dans la chambre; madame de Courtalis, toujours assise au chevet du malade, le considérait, pensive et muette.

Tout-à-coup, un bruit s'entend dans une pièce voisine; on parle, d'une voix rauque et enrouée, on marche lourdement; puis une autre voix, celle d'Antonio, se fait entendre... C'est comme une discussion vive et colère.

Bientôt madame de Courtalis, qui prête l'oreille, a reconnu l'une de ces voix. Profitant d'un moment où le marquis de Fontana repose, elle sort de la chambre.

Il y avait dans la pièce contiguë un homme grand et large des épaules, avec d'énormes favoris roux et une barbe prodigieuse. Cet homme, revêtu d'un ample pantalon blanc sans sous pieds, d'un habit bleu à boutons de mé-

tal, portait une volumineuse cravate rouge et un gilet vert coupé carrément ; son chapeau allait s'écrasant par le haut, à larges bords et sans cordons; une breloque monstrueuse s'agitait à sa ceinture, et ses deux grosses mains rouges sortaient comme des éclanches de son habit trop court et trop juste.

Ce personnage semblait exalté par d'innombrables libations bachiques; il voulait à toute force pénétrer dans l'appartement du marquis; mais Antonio, qui faisait bonne garde à la porte, l'avait retenu par la cravate et l'empêchait de faire un pas.

— Tonnerre! tonnerre! million de tonnerres!!! vociférait l'homme roux, il faut pourtant que je voie ma femme, ma légitime!

— Eh! eh! Monsieur, criait Antonio le se-

couant toujours par la cravate, on ne pénètre pas de force dans un domicile... Vous allez sortir.

— Je ne sortirai pas, tonnerre! Million...

Cet homme n'acheva pas, madame de Courtalis venait de paraître devant lui.

Il recule de trois pas, il a l'air tout effaré.

Quant à madame de Courtalis, elle demeure frappée de surprise.

— Vous, ici! vous, Monsieur?

L'homme aux gros favoris ne répond pas une syllabe, il reste immobile, une jambe en l'air, avec une espèce de stupidité profonde.

Madame de Courtalis fait à Antonio un

geste impérieux; ce geste lui ordonne de sortir.

Bien que le vieux domestique ne puisse souffrir madame de Courtalis, il n'ose pourtant résister à un ordre aussi péremptoire, et il s'éloigne.

Le personnage grotesque demeurait toujours une jambe suspendue en l'air.

— Que venez-vous faire ici, Monsieur? dit madame de Courtalis d'un ton superbe et foudroyant.

—Dame! dame! dame... faut bien que tout le monde vive, répond l'homme d'une voix pâteuse et embrouillée. Je meurs de faim, parole d'honneur! je tombe d'inanition.

— Vous êtes un malheureux! dit madame de Courtalis avec mépris; vous avez manqué à votre parole.

— Moi! tiens! comment ça donc?

— Vous aviez juré, Monsieur, de ne pas remettre les pieds à Paris, de rester à Orléans.

— Ah oui! dans le département du Loiret, dit le gros personnage, en trébuchant de côté et d'autre. Je n'aime pas ce département, ça m'embête! c'est fade! Je viens donc à Paris, parce qu'après tout, c'est la capitale de la France et du monde civilisé.

— Allez, Monsieur, vous êtes ivre, ajoute madame de Courtalis d'une voix basse et frémissante! Je vois bien que vous êtes toujours

le même, mais plus audacieux... car, en vérité, je n'aurais jamais cru que vous fussiez assez téméraire pour vous introduire dans cet hôtel.

— Moi! tiens! et pourquoi, s'il vous plaît, que je ne m'introduirais pas dans cet hôtel? est-ce que par hasard c'est un trou d'aiguille, qu'on n'y peut passer? D'abord, ça m'est égal, je suis imperméable, et rien ne me fait. Eh! eh! ma petite dame! vous croyez donc, vous, qu'on s'amuse diablement à Orléans?.. Pas du tout, mam'selle, pas du tout : on s'y embête ferme, et surtout quand on n'y a plus sa pension.

— Votre pension, Monsieur, dit madame de Courtalis, les lèvres pâles et tremblantes, on vous l'a toujours servie ponctuellement. Que voulez-vous donc réclamer?

— Tiens, fichtre! je réclame des espèces. Est-ce que vous croyez, vous, la petite mère qu'on vit de l'air du temps? Pas du tout, pas du tout.

— Moins haut, je vous en conjure!.. dit madame de Courtalis en retenant ce bizarre visiteur qui se rapprochait de la chambre du marquis.

— Moi, voyez-vous! je suis doux comme un agneau. J'ai des mœurs de l'âge d'or. Quand j'avale cinq ou six verres d'eau-de-vie, c'est comme deux gouttes de lait. Ainsi faut pas vous fâcher, ma belle dame : ce que je demande, c'est mon argent, ma pension.

— Mais vous l'avez, Monsieur, pourquoi vous plaindre? Il fallait rester à Orléans, et vous la toucheriez encore.

— Il n'y a qu'un petit malheur, madame Renaudeau de Courtalis, c'est que je l'ai vendue ma pension, j'ai donné mes six mille francs de rente pour neuf cents verres d'eau-de-vie, une fois payés. Ah! ah! c'était, je vous assure, un marché superbe, tant qu'a duré l'eau-de-vie... Mais quand on n'a plus rien, faut vivre... et j'arrive. D'abord, voyez-vous, ça m'embêtait votre Orléans, c'est pas une ville ça, c'est une bicoque. Ce qu'il me fallait à moi, c'est Paris, c'est le Palais-Royal, c'est la rue du Chantre!... mais je sors d'en prendre.

— Monsieur, monsieur, je vous en supplie! dit madame de Courtalis d'une voix effrayée, sortez d'ici, ne remettez jamais les pieds dans cet hôtel... Vous aurez tout au monde, de l'argent... vous pourrez jouer, boire, fumer à votre aise; mais, je vous en conjure, que M. de

Fontana ne puisse jamais savoir que vous êtes ici!

— Tiens! pourquoi donc? est-ce qu'un mari le gêne?... C'est pas juste. Moi, je suis bon enfant, je ferai tout ce qu'on veut, je tiendrai le flambeau, comme dit l'autre.

Madame de Courtalis fait un geste de dégoût.

— Sortez, sortez, monsieur!.. dit-elle avec une fureur mal contenue, vous n'êtes pas un homme d'honneur, vous êtes revenu ici malgré votre serment... Je pourrais vous punir et vous chasser comme un mendiant. mais non! je n'oublierai pas qui vous êtes... C'est de l'argent que vous voulez, monsieur, vous en aurez, vous en aurez beaucoup... Seulement, tout ce que je vous demande, c'est de partir, c'est

de ne pas me compromettre. J'irai vous voir, mais demain, et vous serez content.

— Bah! vous viendrez rue du Chantre, n° 7? En v'là un sacrifice! une jolie femme très distinguée comme vous... Mais c'est égal, ça me va, ça me rend fier. Oui, je me sens tout jeune et tout gaillard. Eudoxie! mon petit ange!...

— Allez, monsieur, dit Eudoxie les dents serrées; vous êtes abruti par l'ivresse, vous n'êtes plus un homme... Sortez!... sortez tout de suite, ou bien vous auriez à vous repentir... Je ne vous donnerais plus une obole.

— Tiens! v'là que décidément on veut me couper les vivres, dit Renaudeau les deux poings sur la hanche, c'est une tyrannie! Et qu'on dise encore qu'on vit sous un régime

constitutionnel? Vive la charte! à bas les tyrans! voilà ma devise, et je me moque du reste.

En parlant ainsi, Renaudeau se mit à battre le tambour sur son ventre d'une façon pantagruélique, et s'éloigna brusquement au pas de charge.

A peine fut-il parti que madame de Courtalis, s'adressant à Antonio et à Melchior, leur dit :

— Si cet homme ose jamais reparaître dans l'hôtel, qu'on le chasse!

CHAPITRE X.

LA NIÈCE DU MARQUIS.

Le marquis passa une nuit bien mauvaise. Le lendemain matin, il était d'une faiblesse excessive; sa pâleur, le bouleversement de ses traits semblait annoncer une crise imminente et fatale.

Plusieurs fois madame de Courtalis avait

essayé de pénétrer dans la chambre du malade, mais toujours elle avait reçu la même réponse :

— M. le marquis repose, et le médecin a défendu expressément que personne ne lui adresse la parole.

Comme madame de Courtalis avait un projet, dont l'exécution immédiate lui semblait indispensable, elle sortit de l'hôtel sans dire où elle allait; puis, ayant pris un fiacre, elle se fit conduire aux environs du Palais-Royal. Madame de Courtalis ne montait que fort rarement dans une voiture de place : elle avait toujours à ses ordres les nombreux équipages de M. de Fontana; mais, en dépit de sa répugnance et de sa fierté, elle avait eu cette fois recours aux véhicules bourgeois et poudreux, aux maigres haridelles, aux cochers

sales et déguenillés. Il fallait, sans doute, que madame de Courtalis eût un puissant motif pour entreprendre la démarche qu'elle allait faire, sans être accompagnée même d'un domestique.

Il y avait déjà plus d'une heure que le marquis de Fontana reposait tranquillement. Il s'éveille : une sueur froide coule de son front; sa poitrine est lourde et embarassée.

— Appelez Antonio, dit-il à la garde-malade.

Le vieux domestique entre, et M. de Fontana lui fait signe de s'approcher du lit et de se baisser pour entendre.

Antonio s'empresse d'obéir. Le fidèle serviteur a de grosses larmes dans les yeux; il don-

nerait beaucoup pour pouvoir pleurer tout à son aise; mais, devant son maître qui souffre, il est obligé de se contenir.

Comme la voix du marquis était faible et presque éteinte il fallut qu'Antonio approchât tout-à-fait son oreille des lèvres de son maître. Ce dernier lui dit quelques mots tout bas, et Antonio, sans répondre autrement que par un signe de tête affirmatif et triste, sortit de la chambre à coucher.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Raphaël entra. Le marquis l'invita du geste à venir tout près de lui; puis, lorsque la garde-malade se fut retiré, il dit à Raphaël, en lui prenant la main :

— Mon ami, mon pauvre ami, je me sens

bien mal... et, cette fois, il faut nous séparer!

Raphaël baissait la tête et cachait ses larmes; sa poitrine était grosse de sanglots.

— Ne pleure pas, dit le vieillard. Je suis vieux; j'ai fait mon temps sur la terre. D'ailleurs, quand on est aussi malheureux que moi, c'est presque un bonheur de mourir.

— Non, non, vous ne mourrez pas! s'écrie Raphaël d'une voix brisée. Monsieur le marquis, je vous jure que votre état n'est pas si grave que vous semblez le croire. J'ai questionné les médecins; il n'y a pas de danger sérieux.

— Tu fais tout au monde pour me tranquilliser, Raphaël, dit M. de Fontana en souriant

d'un air mélancolique; mais c'est inutile, va! Je ne crains pas la mort. Je suis un homme; tu peux me parler comme à un homme. . Je te répète que mon terme est venu.

— Ah! s'il en était ainsi! s'il me fallait vous perdre! ô vous, mon bienfaiteur et mon père! que deviendrais-je? Je serais orphelin....

— Non, Raphaël, tu ne seras pas orphelin. Vivant ou mort, je veillerai toujours sur toi; je serai toujours ton père. Ah! si tu savais, mon enfant, combien je t'aime! Tu le sauras un jour... bientôt, peut-être!

Raphaël était profondément ému; on voyait à sa pâleur, à l'altération de son visage, qu'un violent combat se livrait au fond de son cœur.

Son front était chargé de plis, ses yeux fixes et inquiets, ses lèvres fortement contractées.

C'est qu'il avait des remords poignants : il s'accusait d'ingratitude et de trahison. Dévoré d'un amour coupable, il ne pouvait éteindre cet amour, qui, à chaque instant, redoublait d'ardeur et de violence; il se rappelait, avec un mélange d'épouvante et d'ivresse, les dernières paroles de madame de Courtalis, cette promenade mystérieuse et charmante, le soir, sous l'ombre des ormes; il frémissait encore de cette brûlante étreinte, de ce baiser de flamme qu'il avait cru sentir un moment sur ses lèvres. Etait-ce un songe? était-ce la réalité? Raphaël, absorbé dans une idée fixe, se faisait horreur. Il comprenait que sa con-

duite envers M. de Fontana était fourbe et criminelle; mais, tout en se maudissant, il pensait à madame de Courtalis, avec bonheur et frénésie.

— Mon ami, dit le vieillard, après quelques instants d'un silence méditatif, écoute : Je t'ai fait venir pour te confier bien des choses.... D'ici à quelques jours, je t'en conjure, ne quitte pas cet hôtel; sors le moins possible de ta chambre, afin que, si je t'appelais, tu pusses descendre immédiatement...

En parlant ainsi, M. de Fontana avait le regard trouble et presque effrayé; il promenait les yeux autour de lui avec une sorte d'inquiétude mystérieuse; et sa main, qui tenait toujours celle de Raphaël, tremblait convulsivement.

— Vois-tu, Raphaël? continua le marquis en secouant la tête, je n'ai pas peur de mourir... la maladie n'a rien qui m'effraie; un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours à peu près la même chose!.. il faut bien finir; mais il y a des genres de mort qui épouvantent! Il me semble que ce doit être quelque chose de bien horrible que de mourir assassiné!...

Raphaël tressaillit. Il ne pouvait comprendre la pensée de M. de Fontana, et il le considérait avec un mélange de tristesse et de pitié indicible. Il commençait à craindre que la raison du vieillard ne fût complètement bouleversée.

— Oh! Raphaël, poursuivit M. de Fontana avec une agitation croissante, voilà ce qui me

trouble et me glace intérieurement. Mon pauvre ami, ne va pas croire pourtant que je sois un lâche, un visionnaire, qui voit partout du danger. Non, va! j'ai du courage... puisqu'il faut mourir, après tout, d'une façon ou d'une autre, eh bien! je me résigne. Que Dieu ait pitié de moi!

— Monsieur le marquis, dit Raphaël avec attendrissement, pourquoi de pareilles idées? Revenez à vous! Apparemment, c'est quelque mauvais rêve.

— Non, Raphaël, non, ce n'est pas un rêve; c'est même plus qu'un pressentiment! Tu verras!... tu verras!

— Mais, en vérité, monsieur le marquis, vous ne pouvez sérieusement avoir de sem-

blables craintes. Est-ce qu'un malfaiteur pourrait pénétrer dans cette maison?... Vous avez de nombreux domestiques. Nous tous, monsieur le marquis, nous sommes là pour vous défendre.

— Vous tous! dit le marquis en hochant la tête. Oui, toi, Raphaël, et mon bon Antonio. Je compte sur vous; je sais bien que vous m'aimez... Mais il n'y a pas que vous deux autour de moi : il y en a d'autres!

— Monsieur le marquis, vous m'effrayez! je ne puis comprendre...

— Eh bien! Raphaël, ne cherche pas à comprendre; c'est inutile, mon enfant. D'ailleurs, je m'abuse, peut-être; je suis malade; j'ai la

tête bien faible. Oh! je t'en prie, Raphaël, continua-t-il, en lui pressant la main avec plus d'effusion, fais ce que je te demande, sois prêt à venir au moindre appel. Mais, surtout, ne dis rien à personne; ne parle pas de mes craintes. Il ne faut souvent qu'une seule parole, une parole imprudente, pour donner une idée qu'on n'avait pas. Et puis, ce serait m'avilir. Elle rirait peut-être!

— De qui parlez-vous donc, monsieur le marquis? demande Raphaël avec un tremblement involontaire.

— Moi! non, Raphaël, je ne parle de personne, je n'ai nommé personne. Est-ce que, par hasard, j'aurais prononcé un nom? Vois-tu, c'est par mégarde; c'est la fièvre. Par mo-

ments, il me semble que mon esprit s'égare. Mais tu ne diras rien, n'est-ce pas, Raphaël? tu me le promets?

— Je vous le jure, monsieur le marquis.

— Ah! comme il faut que j'aie confiance en toi, Raphaël! Je t'ouvre toute mon ame, je te révèle toutes mes faiblesses, tout ce que j'ai de vulgaire et de mesquin au fond du cœur. Ah! je suis devenu défiant. J'ai tant souffert! on m'a si cruellement trompé!

Raphaël sent un frisson parcourir ses membres; il baisse la tête, et son front pensif se couvre de rougeur.

— Mais viens, mon Raphaël, que je te parle

un peu de toi, maintenant. Tu dois croire que je suis bien égoïste : je ne t'ai encore entretenu que de moi-même. Mon enfant, comme je veux ton bonheur et celui d'une femme que j'aime avec tendresse, j'ai songé à vous unir tous deux.

Raphaël relève vivement la tête; son cœur bat avec violence; une idée étrange, impossible, vient de se présenter soudainement à son esprit.

— Saurait-il notre amour? pense Raphaël, et voudrait-il, avant de mourir?.... Non, je suis fou!

— Raphaël, tu connais mes chagrins de famille; tu sais que, bien malgré moi, depuis

de longues années, je suis brouillé avec mon frère Pompéio. Dieu m'est témoin pourtant que je ne lui en veux pas le moins du monde, à ce pauvre frère! mais nos idées, nos opinions nous ont toujours éloignés l'un de l'autre depuis notre enfance. C'est un excellent homme, mais bizarre et fantasque, qui s'est ruiné de fond en comble avec ses goûts excentriques; et il est trop orgueilleux pour vouloir rien accepter de moi.

— Je le sais, monsieur le marquis; j'en ai eu moi-même la preuve.

— Je voudrais pourtant bien presser encore une fois la main de mon frère avant de mourir, continua le marquis en soupirant; je voudrais lui confier mes projets à l'égard de

sa fille, de cette bonne et charmante Lorença, que j'aime de toute mon ame!

— Lorença! dit Raphaël d'une voix basse et tremblante

— Tu la connais, Raphaël; tu m'as souvent dit même que cette jeune personne était belle et douce comme un ange. Dis! ne l'aimerais-tu pas?

Et le vieillard regardait en même temps Raphaël avec un sourire mélancolique et tendre.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas, Raphaël?

— Monsieur le marquis!..

Raphaël n'en put dire davantage, il tressaillait de tous ses membres.

— Eh bien! je crois qu'elle t'aime aussi, elle! j'en ai même la certitude... et je vais vous marier.

Raphaël ne peut retenir un cri de saisissement.

— Oui, Raphaël, j'aime cette enfant comme si elle était ma propre fille. Hélas! elle n'est pas heureuse auprès d'un père qui n'a pas l'air de comprendre le trésor qu'il possède. C'est une vie bien triste et bien morne que celle de ma Lorença. Elle est pauvre, elle qui est née dans l'opulence; et tant que son père vivra, je crains que la pauvre enfant soit toujours bien à plaindre; à moins pourtant... mais j'ai mon idée, Raphaël. L'union que je projette, va tout changer sans doute... Au-

jourd'hui même, d'un moment à l'autre, ma nièce va venir; je l'attends.

Raphaël gardait le silence, il était pâle et bouleversé.

Aussitôt la porte s'ouvre, et Antonio introduit dans la chambre à coucher Lorença, conduite par la vieille Séraphine.

Le marquis, en apercevant sa nièce, pousse une exclamation de joie; sa figure pâle et amaigrie se ranime un instant.

— Ma Lorença! ma chère enfant!

— Oh! mon oncle! mon bon oncle!

Et elle fondait en larmes, tandis que le

vieillard la couvrait de baisers et de caresses.

Séraphine attendait immobile dans un coin de la chambre ; Antonio, retenant pour ainsi dire son haleine, conservait l'atttitude d'un factionnaire sous les armes.

— Antonio, dit le marquis d'une voix plus ferme, que, maintenant, personne n'entre dans ma chambre, personne, entendez-vous?

— Excepté madame de Courtalis?.. demande avec hésitation le vieux domestique.

— Elle moins que tout autre! reprend le marquis avec vivacité.

Puis, faisant un signe à Antonio, il attend sans ajouter une parole, que le domestique et Séraphine se soient retirés.

Lorença était assise près du chevet; dans son trouble et son attendrissement, elle avait à peine encore entrevu Raphaël, car ses yeux étaient voilés de larmes. Tout-à-coup elle le reconnaît, et ne peut retenir un léger cri de surprise; ses joues se colorent d'une vive rougeur. Quant à Raphaël, il la salue d'un air timide et embarrassé.

— Lorença, dit le marquis avec tristesse, ton père est véritablement bien cruel!.. je t'avoue qu'un instant j'ai eu l'espoir qu'il viendrait avec toi; car, vois-tu, je suis malade, très-malade! mon cœur a besoin d'une réconciliation.... Je voudrais le voir encore, ce frère que j'ai aimé, que j'aime toujours! Mais non, il me laissera mourir, Lorença, sans venir me serrer la main!

— Mon oncle! mon oncle! s'écrie la jeune fille avec chaleur, je vous réconcilierai, moi! je vous le jure.

— Mais comment feras-tu, pauvre enfant?

— Je m'en charge, laissez-moi faire.

— Oui, tu es un ange, ma Lorença, et les anges peuvent tout. Essaie donc, essaie. En échange de tes bons offices, je te promets du bonheur, mon enfant : je veux te marier avec un homme qui t'aime... et que tu aimes.

— Moi, mon oncle? moi! dit Lorença avec une sorte de frayeur.

En même temps elle tournait craintivement

les yeux vers Raphaël qui, pâle et agité, gardait le silence.

— Lorença, dit le marquis avec un sourire plein de tendresse, donne-moi ta main... Raphaël, ta main aussi! Bien, mes enfants! aimez-vous donc. Raphaël, voici ta femme; Lorença, voilà ton mari.

La jeune fille laisse échapper une exclamation de joie profonde; Raphaël penche la tête, il frissonne.

— Raphaël, qu'as-tu donc? reprend M. de Fontana avec étonnement. Comme ta main tremble! quelle émotion!

En même temps, il tenait toujours entre

ses deux mains décharnées la main de Lorença et celle de Raphaël.

— Je n'attends plus qu'une chose, mes enfants, dit-il : c'est le consentement de mon frère. Mais il est impossible que Pompéio refuse, et avant trois semaines vous serez unis.

— Jamais! jamais! s'écrie Raphaël en tombant à genoux, le front dans ses mains. Oh! non! c'est impossible.

— Quoi! Raphaël, dit M. de Fontana avec bonté, douterais-tu de ma parole? Mon cher enfant, ne va pas te croire indigne d'une pareille alliance. Lorença est la fille de mon

frère, mais toi, Raphaël, tu es mon fils par adoption... Vous êtes dignes l'un de l'autre.

Enfin Raphaël, nè voulant pas se taire plus longtemps, va s'écrier : Non, je ne l'aime pas! je n'épouserai jamais cette femme!... Mais il n'ose : la crainte, le respect, le remords lui ferment la bouche.

Soudain une voix colère, une voix de femme retentit dans la pièce voisine; puis ce dialogue vif et entrecoupé :

— Insolent! me barrer le passage!

— Madame, j'en suis bien fâché; j'exécute les ordres de M. le marquis.

— Ses ordres ne sont pas pour moi, vous le savez bien.

M. de Fontana qui entend cette bruyante altercation, pâlit et se trouble : il a reconnu la voix de madame de Courtalis.

Raphaël prête l'oreille avec angoisse; Lorença, qui a lu dans le cœur du jeune homme son fatal secret, est silencieuse et pleure.

Le marquis, avant d'entendre madame de Courtalis, était persuadé qu'elle ne se trouvait pas à l'hôtel en ce moment : elle avait dit le matin même à M. de Fontana qu'une affaire importante, concernant son mari, la retiendrait sans doute une partie de la journée dehors.

Cependant le pauvre Antonio, subjugué par l'ascendant irrésistible de madame de

Courtalis, abandonne son poste et lui livre passage.

Elle entre, dédaigneuse et superbe, les yeux étincelants de colère, un sourire équivoque sur les lèvres.

— Ah! ah! dit-elle avec un accent sardonique, je conçois que ma présence vous gène... Pardon, Monsieur le marquis, pardon, je me retire.

D'un coup-d'œil elle a compris tout ce qui se passe.

— Madame, restez, je vous prie... répond M. de Fontana en balbutiant. Vous le voyez, ma nièce vient d'arriver tout-à-l'heure, et nous voulions être seuls...

— Seuls, avec M. Raphaël? interrompt madame de Courtalis aigrement.

— Il ne faut pas m'en vouloir, madame, reprend le marquis, dont la voix trembles l'ordre que j'ai pu donner à Antonio ne vous concernait pas.

— Ah! vraiment! c'est un étrange domestique alors; il interprète singulièrement les ordre de son maître. Savez-vous bien, Monsieur, que c'est un impudent valet? Dieu me pardonne! un peu plus il portait la main sur moi.

— Lui, madame! Antonio? non, c'est impossible! vous ne me ferez jamais croire...

— Oh! je sais bien que vous croyez fort

peu en général ce que j'ai l'honneur de vous dire; M. Antonio est plus heureux, lui! vous êtes à son égard d'une confiance, d'une crédulité... Mais je vous en conjure, adressez-lui quelques observations : qu'à l'avenir je ne sois plus exposée à être insultée chez vous par vos domestiques.

— Madame, soyez tranquille; oui, je lui parlerai... pareille chose n'arrivera plus.

— Je l'espère bien, Monsieur le marquis, car j'ai le malheur d'être fort susceptible, je vous en préviens, et je pourrais savoir mauvais gré au maître des emportements du valet. Mais adieu! je m'aperçois que je vous gêne, et je m'éloigne.

Il y avait tant d'arrogance et de menace

dans la voix et dans les yeux de madame de Courtalis, que Lorença, qui n'osait la regarder en face, tremblait comme la feuille. Raphaël admirait involontairement la supériorité virile de cette femme qui faisait tout ployer sous sa volonté. Néanmoins, il aurait voulu qu'elle parlât au marquis triste et malade, avec moins d'amertume et de colère: jamais l'accent de madame de Courtalis ne lui avait semblé aussi rude, aussi métallique, pour ainsi dire.

Le marquis de Fontana, rougissant enfin de sa faiblesse et de son état presque humilié devant cette femme hautaine, se lève à demi sur une main, et lui dit avec une imposante et froide dignité :

— Madame, restez, je vous en prie : loin

de regretter votre présence, je la trouve au contraire fort opportune. Vous n'êtes pas de trop ici, je sais l'intérêt et l'affection que vous me portez... que vous portez à Raphaël : je ne veux pas vous cacher plus longtemps son bonheur. Voici Lorença, ma nièce, que vous connaissez depuis longtemps, que vous trouvez même fort jolie et fort intéressante, eh bien! madame, je la marie avec ce cher Raphaël.

Madame de Courtalis devient très-pâle, elle fronce le sourcil, et, promenant un coup-d'œil irrité du marquis à Raphaël, de Raphaël à Lorença, elle dit d'une voix aigre et mordante :

— Ainsi donc, Monsieur, vous épousez mademoiselle?...

— Non, non, jamais! s'écrie Raphaël avec force. Mademoiselle est noble, c'est la fille d'un grand seigneur, et moi je ne connais ni mon père, ni ma mère... Cette alliance est trop haute, je ne puis l'accepter.

Un sourire de triomphe se dessine sur les lèvres encore pâles de Madame de Courtalis; Lorença demeure comme foudroyée.

Le marquis de Fontana venait de retomber sur son lit.

Alors madame de Courtalis, se penchant à l'oreille du malade, lui dit quelques mots à voix basse.

Un soupir étouffé, douloureux se fait entendre. Le marquis venait de perdre connaissance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

			Pages.
Chapitre	Ier.	— L'hôtel Fontana	25
—	II.	— Sous les marronniers	49
—	III.	— Le viellard	95
—	IV.	— Madame de Courtalis	121
—	V.	— La nouvelle arche de Noé	149
—	VI.	— Un jour de famine	171
—	VII.	— Le muséum et la ménagerie	199
—	VIII.	— Sous les ormes	226
—	IX.	— Le revenant	257
—	X.	— La nièce du marquis	285

FIN DU PREMIER VOLUME.

Melun. — Imprimerie de Desrues